



NUMÉRO 3



ÉDITORIAL

La cour des pas-si-grand

Il n'y a personne derrière la porte.

Ça frappe, ça tonne, ça bougonne et quand on ouvre, il n'y a personne derrière la porte.

Ça tambourine, ça menace, ça tape et quand on ouvre, il n'y a personne derrière la porte.

Alors, on ne l'ouvre plus, on discute porte close ou l'oreille posée tout contre le papier-peint. On négocie par mur interposé. Ça en fait du bruit pour dire qu'on n'est rien, qu'on nait petit, qu'on ne gêne personne et que les grenouilles ne sont pas des bœufs.

Nous sommes comme les saltimbanques dans les banquets-cabarets, à rejouer notre métier soir après soir pendant que le public se gave de Château-Lafite. On rit, on pleure, on existe, on passe le mot et il n'y a personne derrière la porte.

Le bruit qu'ils font pour nous ratatiner est assourdissant.

Qu'importe.

Par le judas je sens le souffle nous relever..

「
● **Ours**
」

Directeur de la publication : Christophe Pan Ont participé à ce numéro : Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Carole B; • Franck Wolf. • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISBN : 2804-5297

Website

www.lanuitdudimanche.fr

Mail

[redaction@](mailto:redaction@lanuitdudimanche.fr)

lanuitdudimanche.fr

DISPONIBLE SUR WWW.LANUITDUDIMANCHE.FR

ÉLÉMENTS

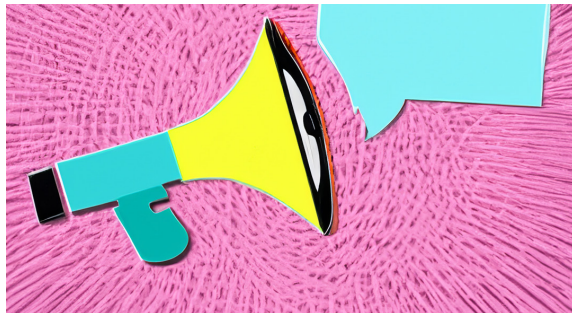
1. LES DERNIERS ENFANTS DE F . A . T . E .

JÉRÉMIE STOCKY

p/06

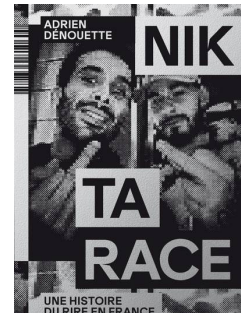
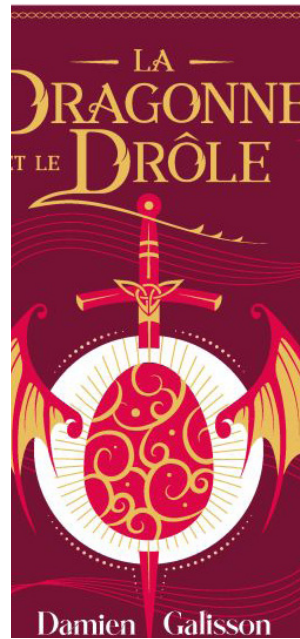
Interviews

Chloé Michaud, Adrien
Dénouette, Damien
Galisson



p/54

Quoi Cou Beh



p/36 Seumphonies

p/39 Justice pour tous

p/43 Ôde à la radio

p/48 No comment

p/59 Portfolio



INTERVIEWS

CHLOÉ MICHAUD

Les lettres de Notre-Dame

Chloé Michaud publie aux éditions Soldats du Feu un roman fourmillant d'anecdotes et de personnages qu'on ne peut qu'aimer. Un pompier de Paris découvre lors de l'incendie de Notre-Dame des lettres d'amour cachées. Sa quête pour tenter de retrouver les descendants va le conduire de surprises en surprises.

Chloé Michaud élabore un récit mêlant anecdotes véridiques sur la vie des pompiers durant la seconde guerre à une histoire d'amour et de recherche de soi contemporaine. Un roman à découvrir sans hésiter.

NDD : Chloé Michaud, vous avez écrit les lettres de Notre-Dame aux éditions soldats du feu dans la collection de feu et d'encre. Bonsoir. Chloé, je vais commencer par l'histoire de votre livre, l'histoire est en lien avec l'incendie de Notre-Dame et un pompier découvre des lettres cachées lors de l'incendie de Notre-Dame et ces lettres vont être le point de départ d'une recherche pour savoir qui les a écrites, pourquoi elles ont été cachées et on va ainsi se balader entre l'époque d'aujourd'hui et l'époque de la 2^{de} guerre mondiale. Comment vous vous êtes dit que vous allez écrire sur les pompiers du coup ?

CM : Mon père est pompier, mon grand-père était pompier, mon frère a fait JSP aussi du coup, j'ai toujours baigné dans cet univers. Après je n'avais jamais forcément imaginé en faire un livre. Mais le jour de l'incendie de Notre-Dame, j'ai une idée qui m'est venue, qui est vraiment arrivée. Et c'était aussi pour moi l'occasion de rendre hommage à cette profession qui n'est pas très connue. Et en creusant, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de choses, dont je n'étais pas au courant et j'imagine la plupart des gens, notamment le rôle des pompiers de Paris pendant la 2^{de} guerre.

NDD : C'est ça qui est qui est fou dans le livre, on apprend le rôle des pompiers pendant la 2^{de} guerre mondiale, des trucs dont je n'étais pas au courant,

notamment l'histoire de la vache, vous pouvez nous en dire un mot ?

CM : Bien sûr, une caserne de pompier pendant l'exode a acheté une vache qu'ils ont fait paître au jardin du Luxembourg pour avoir du lait à donner aux enfants qui étaient perdus dans les gares ou dont les parents n'avaient pas de quoi les nourrir. Et on avait mis cette vache au jardin du Luxembourg.

NDD : Voilà là quand j'ai raconté moi, cette histoire autour de moi, on m'a dit mais c'est pas possible alors que cela s'est vraiment passé. Vous racontez aussi l'histoire du drapeau que les pompiers vont remettre en haut de la tour Eiffel. Ça demande un courage fou. C'est Capitaine Sarnigait qui ai fait ça. Moi, ce qui m'a vraiment marqué dans ce livre, c'est la recherche documentaire, c'est un vrai travail de journaliste que vous avez fait. Vous avez été chercher de l'information, des anecdotes pour rendre la vie quotidienne d'une caserne tangible. Cela vous a pris beaucoup de temps pour ces recherches-là ?
CM : C'est quelque chose qui m'a pris beaucoup de temps. Je pense que ça m'a vraiment pris 6 mois de recherche. Honnêtement, c'est dur de trouver des infos sur les pompiers de Paris pendant cette période de l'histoire. Ce n'était pas forcément facile et les pompiers de Paris même aujourd'hui, c'est un corps militaire. Donc même si je connais un peu les pompiers hors Paris, je ne

connaissais pas forcément tout le fonctionnement des pompiers de Paris, donc il a fallu que je me renseigne beaucoup. Mais je voulais vraiment être le plus le plus factuel, le plus vrai possible, comme c'est mon premier roman, je ne voulais pas que on m'attaque aussi là-dessus et moi-même ça m'intéressait. En fait ce sont toutes ces informations qui ont construit le livre au fur et à mesure et qui ont fait que toute cette histoire est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

NDD : Et comment on récupère toutes ces infos ? Comment est-ce qu'on déniche les endroits où aller glaner toutes ces infos, c'est hyper intéressant.

CM : Au culot ! Pour moi, c'était assez compliqué.

Au début, je ne me sentais pas crédible en fait de dire « c'est mon premier roman, coucou, j'ai besoin d'informations ». J'avais un petit peu cette peur. J'ai eu la chance de contacter un auteur spécialisé dans cette période sur les pompiers de Paris et qui m'a énormément encouragé, qui m'a envoyé tous ses livres, qui m'a envoyé même des photocopies de vieux livres introuvables aujourd'hui et après ? Bah au culot, j'ai contacté les pompiers de Paris qui m'ont ouvert un petit peu leurs portes, qui m'ont fait visiter des endroits, qui m'ont donné accès à des vieux comptes-rendus d'intervention.

NDD : Je rebondis sur le fait que les pompiers de Paris soient des militaires, ce qui est étonnant aussi dans le livre, c'est l'histoire de ces de ces pompiers-là, l'histoire de leur rôle dans la 2^{de} guerre mondiale. Personne autour de moi ne connaissait ces histoires. Et je mets ça en relation avec le métier du militaire. C'est dur de faire parler un militaire sur son métier, sur ce qu'il fait. Comment c'est possible ? Comment vous vous êtes confrontés, vous, à ce silence pendant vos recherches ?

CM : Quand j'ai commencé à chercher les réponses, je les trouvais nulle part, parce que comme toute personne de

ma génération, j'ai tapé sur Google pompiers de Paris-guerre. J'ai trouvé très, très peu d'informations. C'est dans des livres que je les ai trouvés. Après, une fois que j'ai réussi à contacter les personnes, au contraire, elles ont été très enclines à me parler. Quand j'ai contacté les pompiers de Paris, à part le fait de ne pas divulguer les visuels des sources parce que ça appartient aux pompiers de Paris, on a répondu à toutes mes questions... Et je me suis posée moi-même la question, pourquoi on ne savait pas, on ne connaissait pas ce rôle qu'ils avaient eu pendant la 2^{de} guerre mondiale, puisqu'au final les pompiers de Paris c'était les seuls militaires qui sont restés à Paris, après que tous les gouvernements aient quitté la capitale pour Vichy. Et ça, j'en avais aucune idée alors qu'on a tous vu la 2^{de} guerre mondiale

en cours au collège, au lycée. C'est peut-être aussi parce que, ces pompiers, pour eux, c'est leur quotidien, c'est leur travail et c'est normal alors que nous on perçoit ça comme être un héros, alors que c'est vraiment des comportements héroïques au quotidien. Pour eux, c'est leur réalité. Moi je vais ouvrir un tableau Excel, eux ils vont en incendie.

NDD : Il y a un effacement de l'individuel quoi. C'est ça que vous êtes en train de me dire ? Il y a un effacement du de l'individuel

au profit du groupe et plus généralement au profit de l'histoire.

CM : C'est ce que j'ai ressenti et après je pense que ce n'est même pas forcément seulement pour les pompiers de Paris. Même mon père qui est pompier de carrière depuis des années, il ne me raconte jamais forcément ses interventions.

NDD : D'accord, on va s'intéresser un petit peu plus sur l'histoire elle-même de votre roman. Il y a des images qui m'ont marqué. Je voudrais bien savoir comment vous êtes arrivés à ces images-là, est-ce qu'elles vous ont été imposées par l'histoire ? Vous avez pris une bobine



de fil et puis vous l'avez déroulé ? Moi, il y a 2 points qui m'ont qui m'ont marqué dans votre livre, alors je ne vais pas spoiler, mais c'est la mort d'un des personnages d'une façon... horrible. Et l'autre c'est la quantité de détail de la vie quotidienne d'une caserne. Les scènes de bals, moi ça m'a fait rire, la scène où il y a un des héros, le héros pompier qui regarde par la fenêtre passer les jeunes filles en imaginant qu'il y en a peut-être une qui l'embrassera, je trouve ça touchant. Comment vous êtes venu à ces épisodes ?

CM : J'avais vraiment une trame en tête, c'est à dire ce qu'il se passait, à quel moment ... mais c'est vraiment en écrivant que j'ai rencontré les personnages et qu'ils

sont un petit peu imposés. Toutes ces scènes, elles sont venues au fur et à mesure avec toutes les recherches que j'avais faites.

NDD : Vous voyez plus comme une romancière ou comme une journaliste ?

CM : Plus comme une romancière, honnêtement, je ne m'étais jamais imaginé journaliste. Mais c'est vrai que je me suis posé la question quand j'ai commencé à envoyer des versions à des maisons d'édition et qu'on me demandait de qualifier mon roman. Est-ce que c'était un roman ou un roman historique ?



Le livre



L'interview

Jim Carrey

Adrien Dénolette a publié aux éditions Façonnage un essai sur Jim Carrey : L'Amérique démasquée. Dans ce livre, il raconte l'industrie du cinéma du mi-temps des années 90, l'atmosphère politique de ce temps-là et fait le lien entre les oeuvres de l'acteur, son goût pour l'outrance et le génie qui l'habite. Réhabilitation d'un acteur moqué, marginal et sous-estimé.

NDD : Alors, on reçoit Adrien Dénolette qui a écrit 2 essais aux éditions Façonnage. Le premier, c'est Jim Carrey, l'Amérique démasquée, qui est en rupture de stock actuellement. C'est prévu pour quand le la réimpression ? Vous savez ou pas ?

AD : J'aimerais que ce soit fait le plus vite possible. C'est parti vite, et moi j'aimerais bien que ce soit réimprimé mais je n'ai pas encore de date.

NDD : Les éditions Façonnage font de belles couvertures. Celle de Nik ta race, elle est géniale, et celle de de Jim Carrey. L'Amérique démasquée aussi, elle est très original. Ouais c'est vraiment un bon, un beau travail, quoi.

AD : Je ferai suivre le compliment à l'éditeur.

NDD : On va commencer par parler de Jim Carrey, l'Amérique démasquée, avec une question toute simple, pourquoi avoir voulu écrire sur Jim Carrey ?

AD : La réponse serait valable pour les 2 essais en fait. Autant pour Jim Carrey que pour Nik ta rce. C'est que quand je me mets à écrire un livre, c'est à dire qu'on se lance quand même dans une aventure d'écriture qui est longue, ça part toujours de, disons de sentiments. Le premier, c'est un choc esthétique. C'est que je suis frappé esthétiquement, c'est à dire par la force ou par la beauté d'une œuvre. Le deuxième, qui est vraiment lié à ce choc esthétique, c'est un sentiment d'injustice,

c'est à dire que quand j'ai un choc esthétique très fort par exemple, je vous dis une bêtise, là, cet après-midi, pour le boulot, j'ai été revoir un film de Scorsese. Bon, j'ai un choc esthétique très fort, c'est un très grand film, mais je n'ai pas le sentiment d'injustice parce que Martin Scorsese, tout le monde écrit sur Martin Scorsese. Et ça fait 4 décennies que Martin Scorsese est considéré comme un génie. Par contre. Je vois le travail de Jim Carrey, je découvre par exemple quand je deviens critique autour de 25, 26 ans, je constate que personne ne l'a jamais pris au sérieux. Là s'ajoute à mon choc esthétique, un sentiment d'injustice, une vraie injustice. Je me dis c'est pas normal que ce mec-là ne soit pas considéré comme un génie. Il va donc falloir faire le travail critique, c'est à dire le travail de description, le travail aussi de de documentation pour prouver à tout le monde que j'ai raison d'être frappé comme ça, que j'ai raison d'avoir eu ressenti ce choc esthétique. Ça c'est vraiment la raison première. Mais comment se fait-il que personne ne soit aussi enthousiaste que moi sur Jim Carrey qui est un pur génie de la comédie ? Donc voilà, c'est valable aussi, disons pour le deuxième livre, Nik ta race. Il a un personnage principal, c'est un humoriste français, on en parlera tout à l'heure mais c'est Mustafa El Etrassi. Exactement le même choc, c'est à dire je me suis dit, mais c'est incroyable ce qu'il est en train de faire. Pourquoi personne n'en parle ? Donc voilà.

NDD : Est-ce qu'aujourd'hui vous êtes un nostalgique de Jim Carrey ou vous êtes quelqu'un qui croit toujours qu'il est dans l'air du temps ? Comment vous le percevez

aujourd'hui ?

AD : C'est marrant cette question parce que ça fait écho à une discussion que j'avais récemment avec une amie critique qui a elle aussi écrit des essais. Elle s'appelle Murielle Joudet, elle a écrit sur Gena Rowlands, sur Isabelle Huppert, et on discutait du lien qu'on avait avec les objets qu'on avait décrits comme ça. Moi Jim Carrey elle d'autres actrices. Et je réalisais que j'avais pas du tout le même lien. C'est à dire qu'elle, elle a gardé une espèce de grande loyauté par rapport à son sujet où on va toujours rester dans un rapport assumé de défense. J'en parlais aussi avec un ami qui a écrit sur David Fincher par exemple, et on a été voir le dernier David Fincher ensemble à la Cinémathèque et j'en étais très déçu alors que j'adore David Fincher. Mais lui ? Il a travaillé dessus, il le défendait avec mauvaise foi, tout en considérant que oui, c'est vrai que c'est pas un grand film. J'ai pas du tout ce rapport-là. C'est-à-dire que Jim Carrey, je le perçois comme un objet, disons un objet esthétique. J'ai très peu d'empathie par rapport à la personne, ça fait peut-être de moi une espèce de psychopathe, mais moi, ce qui m'intéresse en fait, ce sont les œuvres. C'est ce qu'ils ont laissé en fait, ce qu'ils font. Et un artiste quand il laisse une œuvre ou quand il est actif, il ne m'intéresse que parce qu'il est actif. Le devenir de cet artiste m'intéresse si c'est intéressant, si c'est symbolique. Dans le cas de Jim Carrey, c'est intéressant parce que Jim Carrey a complètement disparu. Il a même déclaré qu'il prenait sa retraite et c'était un peu l'objet du bouquin que vous avez sans doute lu. Mais l'idée c'était d'en faire le symbole d'une autre disparition qui est celle de carrément la comédie de cinéma américaine. On va dire, la comédie populaire. La comédie qui l'a incarnée, dont il a été le roi jusque, disons au début des années 2000. Le dernier roi de la comédie disparaît et tout le

genre disparaît avec lui. Donc disons ça, ça m'intéresse maintenant.

J'ai pas du tout un rapport nostalgique. Il a fait son temps, c'est une époque, j'ai pris énormément de plaisir à décrire tout ça. Le rire trouvera toujours à s'exprimer, mais je ne suis pas très optimiste par rapport au cinéma. J'ai énormément de mal à voir des relais, à percevoir des signes positifs prometteurs. N'oublions pas que le cinéma américain commence à dominer le monde avec le burlesque. Enfin, je veux dire, c'est quand même, ça fait partie de son code génétique et ça, je vois quelque chose disparaître. Et quand une partie de votre code génétique est en train de disparaître, c'est jamais bon signe. Donc j'y vois le symptôme de quelque chose qui ne me rassure pas.



NDD : Moi je veux bien rebondir sur l'injustice dont vous parlez. Vous dites que le premier choc pour vous c'est l'injustice. Alors moi je l'ai vu pour El Atrassi mais moins pour Jim Carrey. J'ai plutôt vu l'histoire d'un marginal. Je vois ce livre comme une ode aux marginaux. Et j'ai trouvé que toute sa carrière, elle s'est vraiment faite à la marge. Que ce soit dans les cabarets, dans la série in Living colors. Est-ce qu'on peut en parler de cette série ?

AD : Ah bah c'est c'est plus qu'important, c'est essentiel. Je pense que sans in living color, il n'y a pas le Jim Carrey qu'on connaît. Disons qu'il a connu un succès assez fulgurant au Canada, très jeune, 16 ou 17 ans. C'est déjà quelqu'un de connu au Canada qui décide logiquement, comme ça arrive, de partir aux États-Unis. Sauf que pendant 10 bonnes années voir plus, passer la petite curiosité qu'il y a à découvrir son show de mimique, de grimace - vraiment. Il avait un show de morphing où il était capable de faire surgir n'importe quel personnage - passer la curiosité des premières années, ça n'évolue pas trop. Il a raté

plusieurs fois le casting du Saturday Night Live qui est l'émission de sketches de référence aux États-Unis. Il a vraiment bide, il a connu bide sur bide. Et pourquoi In Living colors ? Cette émission est vraiment importante, c'est un contre Saturday Night Live. Qui est mis en scène et conçu par des acteurs afro-américains, des Noirs, les frères Wayans. Et donc Jim Carrey, il arrive là-dedans avec des Noirs qui veulent affirmer qu'ils sont des marginaux, que c'est la place que leur réserve l'Amérique. Et c'est en marginaux qu'ils vont rire d'eux-mêmes. C'est à dire qu'ils vont pas du tout jouer le jeu de la dénonciation de la contestation moralisante sociale. Ils vont surtout se moquer d'eux même en fait, mais ils vont se moquer de l'image que les Blancs ont d'eux et donc ils vont pousser tous les marqueurs. De l'humour, de l'offense, du rire gras au maximum, si bien qu'ils vont tout le temps flirter avec la censure et le seul acteur blanc de cette émission, c'est Jim Carrey. Et c'est là que c'est très intéressant parce qu'en fait les frères Wayans, s'ils avaient compris quelque chose, c'est qu'à force de se faire recaler de partout, Jim Carrey avait commencé à nourrir une espèce de noirceur, d'amertume, de frustration. Et ils se sont dit : mais ce mec en fait est comme nous, c'est un mec qui est éternellement marginalisé, c'est un parasite. Et donc il faut qu'on fasse de l'humour avec lui autour de ce personnage de parasite qu'on révèle son personnage de parasite.

Vous disiez, c'est un marginal, c'est vrai, mais quand il est arrivé au cinéma, c'est un marginal qui a dominé l'industrie, c'est à dire que pendant 10 ans, en gros de 1994 à 2004, Jim Carrey, c'est l'acteur le plus rentable. Donc en fait, il a beau être, il a beau parler avec son cul dans Ice Ventura, il a beau être idiot à un degré spectaculaire dans Dumb et Dumber, il a beau se masturber sur René Zellweger dans Fou d'Irène, ça reste des films qui qui cartonnent en fait. Donc ça devient un phénomène qui réoriente aussi les normes du goût à Hollywood.

NDD : On a l'impression que vous vous dessinez les traits, un peu, d'un anti-héros et à la fin de ces supers années pour Jim Carrey, c'est l'arrivée justement au cinéma des super-héros. Cela a un lien avec cette chute ?



AD : C'est drôle que tu poses cette question parce que c'est vraiment la suite logique du livre. Alors oui, tu as une très bonne déduction. Ce que je raconte, c'est qu'en fait, ce spectacle-là, l'idiotie, disons d'une... Alors, il faut replacer le contexte des années 90, où Jim Carrey a remplacé dans l'imagerie populaire dominante l'équivalent de ce qu'avaient été Stallone et Schwarzenegger dans les années 80. Ils étaient les relais sur le terrain de l'image de l'atmosphère d'une décennie, en l'occurrence la décennie reaganienne. Le muscle, le retour en puissance de l'Amérique impérialiste dans les années régales, s'incarnait au cinéma avec Stallone et Schwarzenegger. La grande blague de mon livre, c'est

de dire qu'en fait, dans les années 90, ce n'était pas Stallone et Schwarzenegger, mais plutôt Jim Carrey. Il ressemblait aux années Clinton, et même à Clinton avec cette idée du masque qui tombe. Je fais un parallèle entre cela et l'affaire Monica Lewinsky, où Clinton est obligé de tomber le masque et d'avouer.

NDD: D'accord, et comment imaginez-vous l'avenir ? On voit que les super-héros font un peu moins rêver petit à petit, du moins c'est ce que disent les fans. L'humour semble prendre de plus en plus de place. Avez-vous une vision de l'avenir ?

AD : Alors, comme on parle d'un genre extrêmement dominant, le genre du film de super-héros, il faut bien le replacer dans son importance. On a du mal à le faire parce qu'on n'aime pas les films de super-héros, en tant que cinéphiles. Passé quelques raretés, c'est quand même un genre qui n'est pas esthétiquement apprécié. Mais il faut le replacer dans son histoire. Ce qui se passe depuis 20 ans, c'est une hégémonie, similaire à celle du Western dans les années 40. Le Western coexistait avec d'autres genres, mais il était dominant. Quand je parle du Western, je parle vraiment de John Ford et John Wayne. Ensuite, il y a eu un relais avec le gangster movie, le Nouvel Hollywood, qui a introduit une nouvelle génération de réalisateurs. Pour ma génération, nous sommes un peu les derniers boomers, nos références étaient le genre de mafia. C'était vraiment ça. Maintenant, le relais qui a été pris en termes d'hégémonie populaire, c'est le film de super-héros. Deux choses se sont produites. D'abord, le film de super-héros a vampirisé tous les autres genres, réduisant l'industrie à produire principalement des blockbusters de super-héros. Ensuite, une fois que le Super Hero Movie décline, ce qui est en train de se passer, je pense qu'ils n'ont pas anticipé la transition. On est vraiment au bord de quelque chose, et avec l'évolution inquiétante des plateformes qui s'approprient les talents hollywoodiens, on ne sait pas exactement ce qui va se passer. Il y a même une grève de scénaristes et d'acteurs à Hollywood. L'industrie hollywoodienne subit une petite crise, et je ne suis pas devin, mais quand j'ai écrit sur Jim Carrey en 2018, j'ai vu que la disparition de la comédie était un très mauvais symptôme pour le cinéma américain. Perdre un genre qui fait partie

intégrante de l'ADN cinématographique n'est jamais bon signe.

NDD : Dans le livre, vous établissez des liens entre la carrière de Jim Carrey et les évolutions politiques et sociétales de l'Amérique, d'où le titre "L'Amérique démasquée". Vous avez mentionné plus tôt le lien entre Terminator et les figures musclées face aux gabarits de Jim Carrey dans Ace Ventura. Vous avez également établi des relations entre Fou d'Irène, menteur, et l'affaire Bill Clinton. Pensez-vous que Jim Carrey est conscient d'avoir creusé ce sillon, ou a-t-il été simplement un instrument dans les mains d'un visionnaire autre que lui, comme un scénariste, un directeur, un casting ou un réalisateur ?

AD : Non, clairement, il n'y a aucune conscience de la part de Jim Carrey. Il faut vraiment le percevoir comme une anomalie. C'est quelque chose qui a pris tout le monde par surprise. Il y a un alignement des planètes avec sa participation à trois films différents la même année en 1993, qui sortent en 1994. C'est un pur hasard qu'il y ait une telle cohérence dans son personnage, du projet "The Mask" au projet "Dumb and Dumber". Il aurait pu ne tourner dans aucun des trois à tout moment. Le plus sûr était "Ace Ventura", mais même cela n'était pas garanti que ça fonctionne. C'était conçu comme une série B comique qui pourrait échouer. C'est une suite de hasards heureux qui ont propulsé Jim Carrey. Ensuite, l'industrie s'adapte. On veut du Jim Carrey, on veut des films comme ça. On lui fait des ponts d'or pour qu'il fasse des suites. Il est le premier acteur dans l'histoire du cinéma à toucher un cachet de 20 millions, même avant Tom Cruise et Brad Pitt. Jim Carrey assure le spectacle sans effets spéciaux, ce qui rend la rentabilité plus importante que les blockbusters nécessitant des budgets colossaux. Il est plus fort que le système, une anomalie totale, une créature qui est devenue une superstar.

NDD : Cette anomalie, est-ce née de sa frustration, de ses débuts difficiles et de son envie de couleur ? Vous pensez que c'est cela ?

AD : Oui, je pense que l'outrance de son personnage est née de sa frustration. Sa capacité à être provocateur

provient de là. Quand il écrit des personnages vulgaires et outranciers comme dans "Ace Ventura", qui n'est pas du tout adapté pour les enfants mais est quand même présenté comme un film pour enfants, cela le fait rire. Le grand malentendu autour de Jim Carrey est de croire qu'il est destiné aux enfants. Ses films, comme "Fou d'Irène", sont des chefs-d'œuvre sur la masculinité, mais pas du tout destinés aux enfants. Jim Carrey arrive avec un personnage d'une noirceur incroyable, et le succès vient de cette surprise.

NDD : Tous les personnages qu'il incarne semblent autobiographiques, reflétant le loser qu'il était devenu un grand.

AD : Absolument, tous les personnages que Jim Carrey incarne sont un peu autobiographiques, reflétant le loser qu'il était et qui devient surpuissant. C'est l'histoire de sa vie, de Stanley dans "The Mask" à Ace Ventura et "Bruce Tout-Puissant". Il incarne le loser qui devient surpuissant, une narration qui se rapproche de sa propre expérience de vie. Dans le livre, j'aborde beaucoup l'idée que Jim Carrey excellait à représenter le pire de nous-mêmes, mais le pire dans une dimension que l'on n'avait même pas imaginée. Ace

Ventura incarne ce personnage qui ne parle pas comme nous, qui n'est pas réaliste, mais un cartoon. Il caricature tous les marqueurs de la réussite à l'américaine, et les années 90 sont une continuation du travail des années 80 dans le cinéma populaire, mais poussant les limites jusqu'à l'explosion du modèle.

Verhoeven, Scorsese, et même des références culturelles comme le gangsta rap étaient des moyens de caricaturer l'American Dream en feignant d'avoir atteint le succès pour mieux montrer que ce succès est dégueulasse. Les années 90 sont subversives, et Jim Carrey incarne ce trait. Ce qui me plaît le plus, c'est quand il représente

vraiment le pire, comme dans Ace Ventura et Dumb and Dumber. Son génie éclate sous la caméra des frères Farrelly. Plus tard, il évolue en jouant des personnages dont le masque tombe, révélant l'inconscient, comme dans The Mask.

Quand le masque tombe, c'est du pire tel qu'on ne l'avait jamais vu au cinéma. Jim Carrey a compris cela et a utilisé le masque comme un outil pour jouer la schizophrénie masculine, où l'on demande à la fois d'être exemplaire et le pire potentiellement. C'est ce programme que j'apprécie le plus, et c'est ce qui fait de Jim Carrey une figure comique ultime jusqu'à The Grinch. Après Bruce Tout-Puissant, son programme commence à basculer, à s'adoucir, perdant un peu de sa force subversive. À partir d'Éternel Sunshine of the Spotless Mind, dans les années Bush, Jim Carrey semble faire pénitence pour ses rôles excessifs des années précédentes, jouant des personnages dépressifs ramenés à la vie.

NDD : Vous avez mentionné le terme "subversif". Dans le livre, vous évoquez aussi les années 2000 comme une période où la subversion a disparu avec l'arrivée des super-héros patriotiques. Est-ce que cela signifie que la

subversion avec Jim Carrey a disparu, et aujourd'hui, n'y a-t-il plus de subversion au cinéma, ou Jim Carrey l'a-t-il emporté avec lui ?

AD : Je constate en tant que cinéophile que le niveau de piratage d'objets destinés au grand public, cachant des spectacles hyper subversifs, a diminué après les années 2000. Les années 90 étaient une décennie de licence et de permissivité, où des films comme Basic Instinct, RoboCop, et Jim Carrey ont atteint un point de piratage rare. Cependant, après les années 2000, le cinéma mainstream est devenu plus frileux, la mainmise du



cahier des charges étant trop importante. La subversion que l'on voyait dans des films comme Ace Ventura, Fight Club, ou Man on the Moon est devenue rare. Certains films des années 2000 comme The Grinch peuvent être considérés comme des semi-piratages, mais le niveau de noirceur et de subversion a diminué.

NDD : On pense à certains films comme "Everything Everywhere All At Once."

AD : Non, ce n'est pas subversif, c'est du multiverse spectacle avec des personnages exemplaires. Ce que je considère comme subversif, c'est quand le personnage principal n'est pas exemplaire et que le fond du spectacle est démoniaque, visant à salir l'âme du spectateur. Cette subversion-là, je ne la vois plus dans le cinéma mainstream après les années 2000.

NDD : Peut-être que le cinéma est bridé, avec des contraintes plus fortes aujourd'hui.

AD : Oui, la mainmise du cahier des charges est très forte. C'est une convergence de facteurs, et le cinéma mainstream est devenu beaucoup plus léger depuis la fin des années 90.

NDD : C'est une évolution du paysage cinématographique.

AD : Oui, c'est une évolution, et il est plus difficile de trouver des films qui osent parasiter l'ordre établi de la même manière que Jim Carrey le faisait dans les années 90.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

Nik ta race

En 2023 sort aux excellentes éditions Façonnage le deuxième essai d'Adrien Dénolette : "Nik ta race, une histoire du rire en France". Dans ce livre, Adrien Dénolette démontre l'embourgeoisement de la culture du rire, le traitement injuste (et raciste) fait aux grands humoristes en prenant pour exemple l'un de ses génies : Mustafa El Atrassi.

NDD : Donc, on est ici pour discuter de "Nik ta race", sous-titré "Une histoire du rire en France". Alors, je vais partager avec vous ce que j'ai compris à la lecture du livre. Du coup, pour moi, le livre raconte une histoire parallèle, une histoire qui se déroule à côté de ce que j'appelle peut-être la mémoire collective, la mémoire culturelle collective. Cela signifie que nous allons retenir ce qui nous arrange, nous allons retenir Jamel, nous allons retenir les "gentils Arabes" qui jouent avec les mots de manière amusante, nous allons retenir ceux qui se tiennent bien droits, le doigt sur la couture du pantalon. Mais en revanche, la vraie culture se forme en marge, en dehors des caméras, entre guillemets. J'ai l'envie d'écrire pour les rappeurs, les sportifs, les hommes ordinaires, les humoristes. Et vous mentionnez que les meilleurs sont souvent dans les banlieues et qu'on les ignore. C'est ce que j'ai compris, n'est-ce pas ? Êtes-vous d'accord ? Plutôt d'accord, ou devrais-je recommencer ?

AD : Je suis d'accord, oui, tout à fait. C'est, comment dire, l'instantané de départ, le livre part d'une découverte, celle de Mustafa El Atrassi, un humoriste de stand-up qui en fait est complètement marginalisé. D'abord parce qu'il a fait ce choix, mais aussi parce qu'il n'a aucune reconnaissance dans la presse ou les médias, donc dans le milieu culturel, il n'y a aucune critique de son travail. Quand je le découvre, je réalise rapidement qu'il excelle dans le stand-up, et cela m'amène à réfléchir. Je me demande si le meilleur de la création ne se trouve pas toujours en marge. Ne devrait-on pas toujours chercher à prouver sa valeur, à faire son travail avec le

plus d'intégrité possible, avec le moins de concessions possibles, surtout dans le domaine de l'humour ? Ainsi, je conclus que, dans notre époque contemporaine, les valeurs culturelles de l'establishment ne représentent pas nécessairement ce qu'il y a de meilleur. Souvent, les meilleurs se trouvent du côté des marginaux. C'est le cas de Mustafa El Atrassi, un humoriste arabe qui prend la parole, insulte les Arabes, présente un spectacle très provocateur et agressif. C'est une violence que personne n'assume dans le monde humoristique français, et je constate que le milieu culturel français a du mal à reconnaître que ces performances font partie de ce qui est meilleur. C'est là que j'en viens à catégoriser et à affirmer que nous sommes confrontés à une ségrégation culturelle, où certains objets sont admirés et d'autres restent en marge. Le pari du livre, bien sûr, va un peu à l'encontre de cela. Il s'appelle "Nik ta race" et n'est pas là pour être consensuel. Nous flirtions presque avec une forme pamphlétaire, où j'exagère un peu pour mettre en lumière l'absurdité de la situation. Cependant, je reste d'accord avec ma thèse principale selon laquelle les plus intéressants sont souvent les pires, et que cela se trouve non pas nécessairement dans la culture, mais dans la création artistique. Je fais cette distinction entre la culture, qui reconnaît la création, et la création qui se fiche complètement d'être reconnue par la culture. C'est simplement de la création. Vous comprenez ce que je veux dire ? Dès que vous êtes reconnu par la culture, vous entrez dans l'ordre établi.

C'est un petit peu le geste qu'a fait Mustafa El Atrassi, qui

avait commencé à la télé, qui a une espèce d'embryon de carrière chez Ruquier, tout ça. Et il décide de couper avec tout ça pour mieux renouer avec l'essence démoniaque de son art et donc : « tant pis pour la reconnaissance, tant pis pour les articles dans la presse, tant pis pour les affiches, je ne passe que par mes réseaux, mes réseaux sociaux, je ne fédère que mon public, vient qui veut. » Pas de concession.

NDD : D'accord, donc la culture, c'est la culture mainstream.

AD : Les milieux culturels, que ce soit la presse, les musées, ou les autorités compétentes, également l'enseignement, par exemple à l'université. C'est de la culture, et c'est là d'où je viens. Je viens de la critique, travaillant pour Arte. La culture, je la connais bien. Disons que, vu que j'y suis impliqué, j'ai un aperçu assez approfondi de l'intérieur. Je constate à quel point certains objets sont constamment méprisés, et le point commun de tous ces objets est leur caractère populaire. Dès qu'un objet est populaire, il est toujours considéré comme une production subalterne, marginale, ce qui est d'autant plus absurde et paradoxal que le populaire est en fait ce qui est le plus consommé.

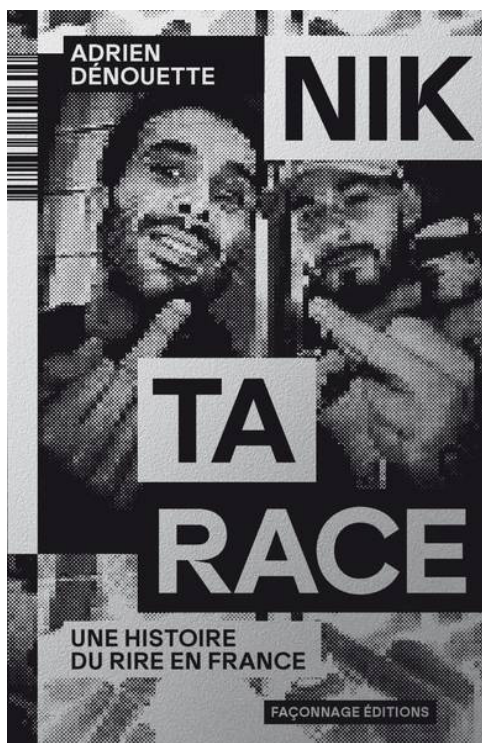
NDD : Revenons au début de ce que vous disiez dans l'introduction sur l'histoire du rire en France, que vous qualifiez de trahison. Vous prenez l'exemple de Gavroche et mentionnez qu'aujourd'hui, ceux qui tirent les ficelles ne sont pas du côté des Gavroches, mais du côté de ceux qui tirent. Vous affirmez que le rire en France a perdu de son pouvoir et de sa subversion. Est-ce que vous êtes d'accord avec ce que je viens de dire, est-ce que c'est là le message que vous souhaitez transmettre dans l'introduction ?

AD : Oui, oui, tout à fait. Le mot "trahison" est évoqué dans le livre à propos de cet instantané dont je parlais

précédemment. En fait, la logique du livre consiste à dire que, comme personne ne connaît Mustafa El Atrassi et que l'on ne sait pas du tout où le placer, il a fallu que je l'inscrive dans une histoire. Ainsi, le geste de Mustafa n'est pas si étranger ni si marginal que cela, il s'inscrit dans une histoire du rire, une histoire du populaire en France. L'essai vise à explorer si Mustafa El Atrassi ne serait pas le plus fidèle à notre identité française, une identité provocatrice, extrêmement railleuse, et qui brillait notamment au XIXe siècle dans la littérature, l'opéra bouffe et le dessin de caricature.

Je date cela dans le livre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, période où la France commence à faire des compromis avec sa conscience, d'abord en ce qui concerne la collaboration, puis avec la colonisation. Toute cette histoire me permet de réinscrire le geste très chambreur et agressif de Mustafa El Atrassi dans une histoire, en partant de Gavroche. Gavroche représente vraiment l'esprit de son siècle aux yeux de Victor Hugo, se moquant de tout le monde. C'était un chambreur avant tout. Ainsi, si Gavroche tuait, c'était parce qu'il chambrait l'autorité, il chambrait le pouvoir. Relisez Les Misérables, vous verrez qu'Hugo le fait parler comme un chambreur. Le chambrage, c'est une forme d'humour à l'origine très française, qui a malheureusement

disparu. C'est là que je dis qu'il y a une forme de trahison contemporaine de l'histoire moderne de la France d'après-guerre. Notre culture, ce qui appartenait à notre culture, le sens de la provocation, notre instinct d'émeutiers incontrôlable, ont disparu. Le XIXe siècle était le dernier moment où nous brillions vraiment, car nous n'étions pas l'Angleterre victorienne. Au contraire, nous étions politiquement incontrôlables, tant dans notre humour que dans notre production artistique. Je me demande comment nous en sommes arrivés là.



NDD : Trahi par qui ?

AD : Bah, selon moi, c'est la classe bourgeoise, c'est l'embourgeoisement de la culture qui a trahi cela. L'embourgeoisement, c'est quoi ? C'est simplement la culture de la distinction. C'est toujours se situer de manière à avoir un privilège par rapport à cela. D'accord, et cette manière d'avoir un privilège, moi je vois la victime de ça. Un privilège, c'est toujours trouver



un subalterne, toujours trouver un inférieur. Et cette manière d'avoir un privilège par rapport à tout cela, c'est de se trouver inférieur. Moi, en tout cas, par rapport

à tout ce que j'observe, je constate que l'inférieur, c'est toujours le populaire. C'est toujours la production populaire, et donc le rire, on va toujours pointer du doigt, se boucher le nez devant la vulgarité du rire, alors qu'il y a là-dedans non seulement des choses très fortes, mais en plus des choses qui sont parties prenantes de notre identité. Et c'est la raison pour laquelle je pars de Gavroche et je dis, oui, on a trahi cela, et donc on a trahi aussi, je veux dire, la nature démoniaque et incendiaire anarchique qu'on est. On est quand même le pays qui a coupé la tête de nos rois. On est les seuls qui a fait ça. À l'échelle de l'Occident, beaucoup ont gardé leur roi, même aujourd'hui, des monarchies complètement artificielles, des appareils. Et je veux dire, on est ce peuple-là, faut jamais l'oublier, et donc ça se traduit forcément aussi par une forme d'humour très agressive. Et ça, on l'a perdu. On a même appris à le détester. C'est là que je dis qu'il y a une forme de trahison. Donc je fais de la situation de Mustafa El Atrassi le meilleur dans un art, le stand-up, qui aujourd'hui a pignon sur rue et dont personne ne parle, personne ne parle d'El Atrassi. On va vous faire des interviews de tout le monde, de Blanche Gardin, de Thomas Ngijol, de qui vous voulez, mais jamais d'El Atrassi, alors que c'est le meilleur. Enfin, je veux dire, on récolte les fruits de cette trahison-là, et d'ailleurs, je veux dire, je le constate quand j'écris ce livre. Tout le monde ne demande que des interviews parce que ça touche à des sujets qui sont sensibles, qui sont délicats, mais sensibles et délicats, ça ne veut pas dire que c'est interdit d'en parler, ça ne veut pas dire que c'est interdit de dire là-dedans, ça coexiste avec énormément de force. Vous voyez ce que je veux dire ?

NDD : Oui, je vois, c'est surprenant.

AD : Et donc on me demande de parler exactement de ce qu'on est en train de faire. Moi, je n'ai fait que des interviews. Parce qu'on se dit "Ah, c'est bien ce qu'il a dit, mais on n'ose pas s'appropriier totalement ce qu'il est en train de dire. Donc là j'ai mis un malaise quand même. Il y a un truc, il y a un truc de "Ah s'il peut en parler, ça nous va parce que c'est intéressant ce qu'il dit, mais nous on ne ferait pas un article. »

NDD : Dans le livre vous parlez du face à face de Thomas Ngijol avec Nicolas Sarkozy devant qui il présente sa sa carte d'identité et Sarkozy lui répond avec un ton paternaliste. Vous écrivez qu'une séquence comme ça aux États-Unis, cela aurait été préjudiciable. C'est la grande tradition de ce qu'on appelle le roast. Et que du coup, en France, cela n'a pas du tout été préjudiciable et du coup, vous commencez à dire qu'aux États-Unis, les humoristes sont mieux traités qu'en France.

AD : Tout simplement parce qu'en France, la culture est l'essence bourgeoise. Je veux dire, la culture est bourgeoise en France, aux États-Unis, qui est un pays beaucoup plus jeune, qui est un pays beaucoup plus voyou dans ses racines. C'est quand même tous les rejetés de l'Europe. Très vite en fait, le populaire s'installe, le populaire prend les commandes et le rire, le spectacle du rire, la comédie, le burlesque, le stand-up, le cabaret prend une place, vraiment presque un espace qui est incomparable avec celui de la France. Il y a un plaisir du spectacle, de l'autodérision qui est absolument absente en France. Ça, c'est aussi un des grands points du livre, c'est de montrer à quel point l'embourgeoisement, ce que j'appelle l'embourgeoisement de la société et l'embourgeoisement du rapport aux objets culturels existe. Il faut bien comprendre que, en France, il y a une espèce de crainte d'être attaqué, une crainte d'être pointé du doigt, une crainte d'être moqué. Pourquoi ? Parce que on a peur d'être abaissé. On a peur de soudain l'espace d'un moment d'une blague, d'être symboliquement l'inférieur de quelqu'un, ça c'est vraiment proprement lié à notre instinct bourgeois, c'est à dire celui qui fait qu'on a toujours envie d'être au-dessus de quelqu'un.

Là-bas, il y a une culture du roast, le satiriste monte sur scène et le président est ramené à sa nature d'être humain comme les autres et rabaissé devant tout le monde. Et c'est quelque chose de très scruté aux États-Unis. Quelqu'un qui sait l'espace d'un spectacle, relativiser ce pouvoir, faire preuve de recul, faire preuve de mansuétude, faire preuve tout simplement de maturité émotionnelle. Eh bien ça va être bien vu de la part du public américain. Nous n'avons pas élu n'importe qui derrière le bouton rouge du bouton nucléaire, nous avons élu quelqu'un qui est capable de prendre une

vanne en face. C'est tout l'inverse en France, le spectacle est très mal perçu. J'en veux pour preuve encore tout dernièrement par exemple, l'affaire Guillaume Meurice. La présidente de Radio France, va dire, on se désolidarise de cette blague, elle n'a pas lieu d'être, elle n'est pas raisonnable, elle va trop loin. Mais c'est le le travail de l'humoriste d'aller trop loin en France, c'est vraiment ça cette réaction, elle est vraiment typique, elle est vraiment typique de l'état d'esprit français qui se méfie toujours du rire parce qu'il a toujours peur d'être, d'être moqué. En fait, on a peur de la moquerie alors que une fois encore, j'en reviens à Gavroche, ça fait partie de notre identité d'être moqueur. Le chambrage fait partie de notre culture. L'ignorer, c'est se couper. D'une partie de ce qu'on est, et ça aura probablement des conséquences. Cela a déjà des conséquences, c'est la faiblesse de la scène humoristique.

NDD : Moi, j'ai l'impression que ce qu'on veut maintenant, ce qu'on voit, c'est de l'humour sans le subversif. Canada Dry, de l'humour qui n'en est pas, du subversif qui n'en est pas.

AD : Ouais, rire de distraction, l'humour de distraction. L'humour qui se tient droit, qui nous fait sourire mais qui ne risque pas de nous tourner ridicule.

NDD : Vous montrez aussi la différence de traitement entre la France et les États-Unis de ses artistes, de ses sportifs. Vous dites qu'on excuse le côté arrogant de Mohammed Ali parce que c'est un génie. En France, on va chercher des noises à Zidane, à Benzéma et on va plutôt aller voir le gentil Giroux, etc...

AD : C'est, c'est alors. Là, pour le coup, le sport, j'en fais vraiment un exemple parmi d'autres. Il y a le rap aussi. Il y a le traitement du rap, par exemple dans les Victoires de la Musique, qui sont vraiment symptomatiques d'un délit de sale tête.

NDD : Vous parlez de SCH, c'est ça ?

AD : SCH, oui. Enfin, surtout de tous ceux qui n'ont jamais été récompensés, alors qu'en fait, qu'est-ce qui domine la musique populaire ? Qu'est-ce qui a remplacé

le rock depuis 25 ans ? Le rap. Mais non, l'intérêt de prendre Mohamed Ali et de le comparer au traitement de nos sportifs en France. C'est de montrer qu'en fait, Mohamed Ali, en dépit de son trash talk, c'est-à-dire de cet art de l'adversaire, en dépit de son agressivité verbale et même de son arrogance, on l'adorait, et même on a fini par l'adorer pour ça. Alors bien sûr, au début, il y avait des résistances parce que, on parle quand même d'un noir dans les années 60, une société qui n'a pas du tout encore surmonté ses la ségrégation d'abord, et puis qui n'a pas encore vu les luttes pour les droits sociaux aboutir, donc c'est extrêmement provocateur. Mais on a fini par l'aimer, Mohamed Ali, et même l'Amérique considère que c'est le plus grand sportif du 20e siècle.

Et je compare l'Amérique à la France parce qu'en fait, ce qu'on aime en Zidane, ce n'est évidemment pas le coup de boule. Alors que moi, c'est le coup de boule que j'aime chez Zidane. Et moi, je vois qu'en France, on aime le joueur exemplaire, on aime la carrière exemplaire, et on réclame de nos sportifs qu'ils soient exemplaires. Parce que bien sûr que si un footballeur s'exprime et qu'il a un peu de bagout, ça va prendre le sens du chambrage. Et bien sûr que le sport en tant que mise à l'épreuve d'un adversaire et d'un rival est très, très

proche du chambrage et du trash talk. On est dans des dispositifs de duels. En fait, le sport, le trash talk, le rap, le chambrage de stand-up, on est dans des mises à l'épreuve, on est dans du duel. Et qu'est-ce qui nous fait peur là-dedans, en France ? Eh bien, c'est qu'à un moment, la mise à l'épreuve, elle se retourne contre la France et qu'elle se retourne contre ce que la France ne veut pas affronter. La bourgeoisie de sa société, le très grand conservatisme de sa culture qui sont ridicules. Et là, c'est là que je compare à la culture américaine, et notamment l'autodérision, et notamment le plaisir des chambreurs, et notamment le plaisir du populaire. Je

réclame qu'on puisse dire, allez, il est temps de laisser des Zlatan Ibrahimovic dire des trucs, des énormités qu'on admire. Moi, je vais pile aux endroits où les gens ne veulent pas aller parce que ça ne ça n'entre pas dans le Panthéon de ce qu'il convient d'admirer. Parce que tout le monde a envie d'être prestigieux en France, tout le monde veut avoir un privilège sur les autres. Donc moi, je vais du côté des Arabes et des autres, ceux qui n'ont aucun privilège. J'y vais parce qu'il y a du talent. S'il n'y avait pas de talent, j'en aurai rien à faire, je le fais pas pour des raisons politiques, je le fais pour des raisons esthétiques. Je trouve ça insupportable qu'un mec comme Mustafa El Atrassi ne soit pas, à chaque interview d'un type qui fait du stand-up, et à qui on dit

't'es le meilleur en ce moment' ou 'c'est quoi les meilleurs pour toi', je trouve ça insupportable que personne n'ose dire, alors qu'ils le pensent quasiment tous, mais je trouve ça insupportable que, par politiquement correct, par autocensure, les gens n'osent pas dire 'bah, c'est El Atrassi, ouais, il est violent, ouais, il est agressif, mais c'est lui'. Puisque personne ne le dit, je le dis.

NDD : Comment vous expliquez le fait qu'il soit mis à l'écart ?



AD : Le crime d'El Atrassi, c'est d'avoir assumé qu'il appartenait à une communauté. Les Arabes de France et qu'en s'adressant à cette communauté, il pouvait faire mieux que tous les autres. Et donc en fait, le crime d'El Atrassi, c'est d'avoir éventé un tabou, qui est la réalité communautaire en France. Cela paraît politique ce que je raconte, mais ce n'est pas politique, ce sont des observations de réception sociale. C'est dire que puisque je m'intéresse à un artiste que personne ne reconnaît, je suis bien obligé de décrire le contexte de réception et donc de la société dans laquelle il s'inscrit. Et je constate que ce qui gêne, ce qui dérange avec El Atrassi, c'est que

c'est un Arabe qui parle à des Arabes. Et même parfois avec des mots arabes. L'argot, ça a toujours été la langue de l'ouvrier pour parler dans son dos au bourgeois sans comprendre, et c'est ce qui dérange, c'est qu'il y a une communauté, dont on ne reconnaît pas l'identité. En fait, il y a un gros tabou en France, c'est celui de la réalité communautaire. Je veux dire, c'est même un tabou d'État, quoi. La France refuse de parler de réalité communautaire. Y a même des interdictions en France qui ne sont pas, par exemple, des interdictions aux États-Unis. C'est, par exemple, de faire la comptabilité des gens selon leur confession religieuse ou leur ethnie, c'est interdit. Les États-Unis reconnaissent cette réalité communautaire. El Atrasi, c'est ça son crime, c'est d'assumer la réalité communautaire."

NDD : Vous dites que Charlie Hebdo montre l'hypocrisie, certains ont vu dans la foule pâle, une preuve de l'antisémitisme des Arabes alors que c'était juste de l'abstention. Vous dites qu'aux USA, de toute façon, on n'a pas publié les caricatures, parce que ça ne servait à rien, parce que là-bas, la satire est encouragée, elle est applaudie, elle est appréciée, ce qu'elle n'est pas en France. Donc ça a créé des problèmes et qu'ici en France le « Je suis Charlie », c'était plus une leçon des Blancs à ses métèques. Et du coup, j'ai l'impression que vous dites que « Je suis Charlie » et le traitement qui est réservé à Mustafa El atrassi, ça montre juste que la France est raciste.

AD : Le racisme de la France, ce n'est pas l'invention du livre, hein, c'est plutôt un constat que le livre redécrit sous des angles originaux. Mais pourquoi je parle des attentats de Charlie Hebdo ? En fait, je parle de la réception dans les banlieues, par les banlieues des attentats de Charlie Hebdo et notamment du petit murmure de reproches qui leur avaient été adressés au moment de toutes ces manifestations où on avait reproché aux banlieues de ne pas faire corps avec l'émotion nationale. Et ce que je dis dans cet article, dans ce passage de mon livre, dans ce chapitre, ce que je dis, c'est que les banlieues se sont abstenues. En fait, elles se sont été blessées de l'attitude de Charlie Hebdo. Je rappelle aussi à quel point le petit jeu de Charlie Hebdo avait commencé à tourner vinaigre et devenir sacrément partisan. Je veux dire, c'est une

chose de se moquer de la bêtise d'un autre, c'en est une autre de se moquer d'une bêtise qui n'aura pas le droit de réponse. Or, quand on se moque de l'Église, quand on se moque de la bourgeoisie, quand on se moque d'un représentant politique, on se moque d'un puissant, en fait, on se moque d'un dominant et c'est le rôle de la satire d'aller relativiser et rabaisser un dominant. C'est une espèce de contre-pouvoir. D'un coup on le rend inférieur parce qu'on s'est moqué de lui. Mais vous vous moquez de quelqu'un qui n'a pas voix au chapitre, quand vous vous moquez d'une communauté qui n'a jamais le droit de réponse parce qu'en fait elle n'a aucune reconnaissance, elle n'a pas de voix au chapitre, elle n'a pas de représentant à la télé, elle n'a pas de représentant dans la société. Je veux dire, vous connaissez beaucoup, vous, des représentants politiques à l'Assemblée qui sont issus des banlieues ? Vous en connaissez beaucoup des productions artistiques qui sont reconnues par la culture, qui reçoivent des victoires de la musique, des El Atrassi qui sont reconnues, qui reçoivent des Molières ? Non ? Et donc cette abstention du centre de la France, de la culture par rapport aux banlieues, elle ne pouvait pas récolter d'autres réponses qu'une autre forme d'abstention. Vos problèmes sont vos problèmes.

Il y a une double hypocrisie. Parce qu'il y a l'hypocrisie de reprocher aux banlieues de ne pas avoir été assez solidaire et il y a l'hypocrisie du « je suis Charlie ». Bien sûr que non, la France n'est pas Charlie. La France n'était pas du tout Charlie. La France ne lisait pas Charlie et la France, on vient de le voir encore avec Guillaume Meurice, dès qu'il y a une blague un peu olé olé, les gens ont envie de se choquer et donc on ne va jamais faire l'effort de comprendre le rôle de l'humour qui est précisément de choquer, qui est d'offenser, qui est d'aller là où personne n'irait. Aller trop loin, c'est ça le rôle de l'humour, aller essayer constamment de repousser les limites de de l'acceptable, de l'EXEMPLAIRE, c'est être démoniaque, là où tout le monde prétend être un ange. Et je suis Charlie, je suis désolé hein, mais quand vous dites Je suis Charlie et que vous laissez les Guignols disparaître sans qu'y ait aucune enquête de fond par rapport à ça... Donc arrêtez. Ne me brandissez pas un panneau, Je suis Charlie, vous ne défendiez pas le rire de Charlie, vous défendiez votre émotion. Vous avez

été ému de ce qui s'est passé et c'est bien normal, c'était de la barbarie. C'est bien normal d'être choqué, mais ne brandissez pas un panneau je suis Charlie parce que là, ça devient hypocrite.

NDD : J'ai une dernière question. Vous parlez notamment du cinéma, notamment avec le film des inconnus, les 3 frères et les films de Bacri/Jaoui, et alors si je résume, moi j'ai lu, j'ai cru lire dans votre livre que ces films, ce sont des crachats à la vieille France qui ne partage pas ses privilèges.

AD : Je fais un focus sur les années 90 parce que ça a quand même été un grand moment de la comédie en France, notamment pour Les visiteurs et pour Les trois frères, pour Les Inconnus qui sont selon moi les derniers plus grands du rire à la française,

qui est un rire qui hérite non pas du stand-up, qui est une tradition anglo-saxonne, mais qui hérite en fait du café-théâtre. Et vous savez, des personnages, c'est à dire des sketches, nous, notre, notre art, c'était les sketches et les derniers grands, c'est Les Inconnus. Ce qui me plaît dans Les trois frères, c'est que quand ils font un film ils font pas juste une suite de sketches comme Les Nuls. Quand ils font un film, on comprend que dans leurs sketches, on comprend qu'ils tapent sur tout le monde, les pauvres comme les riches, comme la classe moyenne, comme les politicards. Ils tapent sur tout le monde et on se dit mais s'ils font un film, qu'est-ce qu'ils vont finir par raconter ? En fait, ils font une satire sociale qui est particulièrement drôle et qui est particulièrement touchante. Moi j'adore les 3 frères. Et ce cinéma-là, on ne sait plus le faire parce que le rire s'est dissous dans la culture anglo-saxonne.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

DAMIEN GALISSON

La dragonne et le drôle

Dur de résumer tout le bien que nous pensons du livre de Damien Galisson. Le plus simple est de lire cette interview et surtout de courir vous procurer son livre aux éditions Sarbacane.

NDD : Alors, aujourd'hui, nous accueillons Damien Galisson, auteur du livre "La Dragonne et le Drôle" aux éditions Sarbacane. C'est l'histoire d'une troupe de brigands accompagnée d'un enfant surnommé le drôle, sans prénom, du moins il ne s'en souvient pas. Un jour, le drôle rencontre un dragon qui s'avère être une dragonne, ou l'inverse. Avant de discuter du livre, j'aimerais en savoir un peu plus sur vous, Damien Galisson. Vous avez fait partie d'un groupe de métal appelé Tanen, c'est bien ça ?

DG : Oui, c'est ça. Tanen.

NDD : Vous étiez le parolier du groupe ?

DG : Et aussi le chanteur.

NDD : Les textes étaient sombres, tout comme dans votre livre. En ouvrant votre livre, je me suis dit, tiens il passe d'un univers sombre à quelque chose de plus lumineux, avec des dragons, etc. Cependant, après avoir terminé le livre, j'ai constaté qu'il y avait aussi une certaine noirceur dans cette histoire. Êtes-vous d'accord avec cette observation ?

DG : Oui, tout à fait. Je pense que la présence de la dragonne et du drôle apporte une dimension lumineuse à l'histoire, en nous faisant voir le monde à travers les yeux d'un enfant de 12 ans. Cependant, ce monde est confronté à des défis difficiles. La fantaisie et le métal sont deux genres qui se mêlent bien, et cela transparait dans l'histoire.

NDD : Il me semble que vous avez également écrit des livres pour enfants. Est-ce que cela a commencé en parallèle de votre expérience avec Tanen ?

DG : En réalité, j'ai toujours eu envie de raconter des histoires, même dans mon enfance. Initialement, cela se manifestait à travers le dessin et la BD. Plus tard, à l'adolescence, on m'a donné une guitare, et je me suis lancé dans la musique. Cependant, la naissance de mes enfants m'a ramené à l'écriture et au dessin. Mes influences littéraires ont évolué vers des auteurs de fantaisie tels que Stephen King et Chuck Palahniuk, ce qui a également influencé mes chansons avec Tanen.

NDD : En ouvrant votre livre, deux éléments frappent immédiatement. Premièrement, la liste de groupes de musique tels que Radiohead, Brutus, Gojira, et Cult of Luna. Pourquoi ces groupes ont-ils une place importante dans votre livre ?

DG : Alors, la bande son du livre est due à Thibault Bérard, qui a créé la collection chez Sarbacane. Depuis les débuts de la collection, la musique a toujours été présente dans tous les romans. Personnellement, j'ai tout de suite aimé cette idée, car j'écoute beaucoup de musique, je vis avec la musique et j'écris en musique. Les titres présents, bien que moins présents pendant l'écriture, ont marqué des moments de ma vie.

NDD : D'accord, donc en gros, vous écrivez en musique pour vous immerger et vous inspirer. La bande son que l'on trouve en première page de votre livre est donc la signature de la maison d'édition, c'est bien ça ?

DG : Oui, tout à fait.

NDD : D'accord. Alors, il y a une deuxième chose qui attire l'attention dans votre livre, c'est la mise en page. On voit des mots qui ne sont pas bien alignés avec les autres, des lettres qui se baladent de-ci de-là. J'aimerais savoir pourquoi, mais je vais d'abord vous partager mes deux théories, et vous me direz si l'une d'elles est correcte ou si c'est complètement farfelu. Ma première théorie était que les lettres sont poussées par le vent, comme les îles poussées par le vent dans votre livre. Et ma deuxième théorie est que ce sont des bouts de chansons qui se baladent, étant donné que la chanson a un rôle important dans le livre. Pourquoi avez-vous choisi cette mise en page ?

DG : C'est assez amusant, je vais revenir un peu sur les théories. Je n'avais pas pensé à l'idée du vent qui souffle les mots, mais c'est une analogie intéressante. Cela correspond un peu à l'état d'esprit du drôle, éclaté et parsemé. On dit souvent aux enfants qui ont du mal à se concentrer qu'ils flottent, qu'ils sont dans la lune ou dans les nuages. Je n'y avais pas pensé, mais l'idée est charmante. En réalité, j'avais envoyé un roman à Sarbacane qui était presque en alexandrins à la ligne, avec une poésie assez marquée. C'était un roman un peu à l'ancienne, en vers, avec cette poésie immédiate. Cependant, je n'avais pas joué avec la mise en page des mots. Chez Sarbacane, on m'a suggéré rapidement d'explorer cette possibilité en me demandant de voir ce que je pouvais faire avec le texte. J'ai lu "Songe à la douceur" de Clémentine Beauvais, une histoire qui ne correspondait pas vraiment à ma fibre littéraire habituelle, mais que j'ai adorée. Cela m'a ouvert les yeux sur le lien entre le texte et le graphisme, avec l'idée de placer un mot seul au milieu de la page, lui donnant

un poids particulier. Cela offre un outil supplémentaire pour jouer avec la mise en page et exprimer des nuances, de la rythmique, et du graphisme. J'ai adoré cette approche.

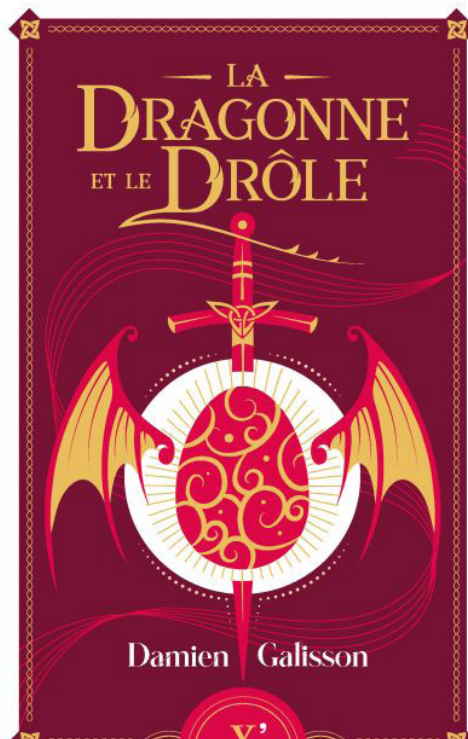
NDD : Donc, en somme, vous utilisez la mise en page pour donner du poids à certains mots, créer des rythmes, et renforcer l'immersion dans l'histoire. Lorsque j'ai feuilleté le livre avant de le lire, je me suis demandé si cette mise en page n'allait pas m'empêcher de rentrer dans l'histoire, mais au final, elle a contribué

à renforcer l'immersion avec ces îles de mots qui bougent. Et l'insécurité ressentie par le drôle se reflète aussi dans la mise en page. Revenant à vos propos sur le poids des mots, j'ai noté cette phrase dans votre livre : "Les gens qui parlent trop, comme le fait Gargote, savent-ils qu'avec un seul mot, une syllabe, un murmure, le poids pèse plus lourd qu'une île ?"

DG : Je m'étais fait une réflexion à ce sujet. J'avais entendu quelqu'un parler d'un vieux chanteur de variétés et dire qu'il ne se passait rien sur scène, qu'il ne bougeait pas, mais que dès qu'il faisait un geste... Ça pèse des tonnes. En fait, j'aime bien cette idée de dire que dans une assemblée où tout le monde raconte des choses, celui qui ne dit jamais rien au moment

où il parle, tout le monde se tait pour l'écouter. Ce n'est pas la même chose que quelqu'un qui parle tout le temps. Donc, ça ne pèse pas la même chose s'il y a peu ou beaucoup de mots. En mise en page, souvent, on va dire que la mise en page d'un magazine qui a beaucoup de budget met peu de mots dans un texte, dans une page A4. On sait que plus il y a de place, plus le mot peut prendre de la place, dans ce vide.

NDD : La mise en page, au début, c'est déroutant, on n'a pas du tout l'habitude de lire un livre comme ça, et



ensuite, c'est très immersif. Ça nous plonge directement à l'intérieur de l'histoire, et ça nous donne pas envie d'en ressortir. Donc, bravo d'avoir choisi cette mise en page et quel culot aussi parce que, je veux dire, c'est vraiment pas anodin. Je lis pas mal, peut-être pas de tout, mais je n'ai jamais vu une mise en page comme ça dans un roman.

DG : Pour ça, le culot, je pense que c'est Sarbacane qui l'a eu depuis longtemps. Ils peuvent écrire des histoires assez violentes pour les ados, voire parler de sexualité sans se poser la question. C'est une collection et une maison d'édition qui fait ça depuis longtemps. En discutant avec eux, c'est vrai que la première fois qu'ils ont publié "Songe à la Douceur" de Clémentine Beauvais, c'était un pari. En Angleterre, ça se fait pas mal, et ils savent depuis longtemps que les ados sont prêts à recevoir des choses qui n'ont jamais été faites. Quelqu'un devait oser, et ils l'ont fait.

NDD : Ouais, c'est bien ça. On ne prend pas les lecteurs pour des idiots, on peut leur proposer autre chose, de différent. J'aimerais qu'on revienne sur le chant. Vous avez une écriture assez poétique, avec de belles images tout au long du livre, et cela fait référence au chant puisque la chanson imprègne le roman du début à la fin. Je vais lire les premières phrases. Bon, si je les retrouve. Donc, la première phrase : « C'est à cause de moi qu'ils ont tué. Tous. Parce que j'ai chanté. » Là, la première phrase nous dit que le fait de chanter la chanson est quelque chose de dangereux. Tout au long du livre, on essaie de prouver l'inverse. Au contraire, la chanson va sauver le drôle et ses camarades. Il y a cette dualité que je trouve dans ce que vous avez écrit, qui se retrouve à plusieurs niveaux. La noirceur de l'histoire et la lumière de ce qui est raconté ou des personnages. Et puis la chanson, c'est dangereux, mais ça peut être aussi une porte de sortie... La première scène, tout le groupe massacre des clients d'une auberge à cause d'une chanson. Après, dans le livre, on voit que la chanson, finalement, ça peut être aussi, dans notre univers, un moyen de communication. Alors, comment avez-vous vu cette dualité ? Ça vous était dans la tête dès le début ou pas du tout ?



DG : Non, c'est arrivé tard, je pense qu'il y a des choses inconscientes au moment de l'écriture qui étaient déjà là et pas forcément relevées. Après, réécriture, il y a des choses que voilà, on se met à comprendre et à mettre en valeur. Moi, j'écris vraiment comme un jardinier, je laisse pousser la graine, je pose mon personnage au milieu du décor, et puis je regarde ce qui se passe. Je laisse respirer. Je n'avais pas du tout de plan à l'avance. Même l'arrivée de la Dragonne sur le premier jet a été un peu du hasard, en me disant tiens, j'essaie d'écrire sous forme poétique avec un gamin qui cherche du bois dans la forêt et un dragon qui surgit. Et puis voilà, on était plus dans le médiéval et dans la forêt, mais dans

de la fantasy immédiatement. L'idée du chant, ça s'est passé par plusieurs phases, se dire que puisque j'ai un personnage qui parle à la première personne, autant que ce soit quelqu'un qui chante. Et puis assez vite, ça allait bien avec le groupe, disons avec le groupe autour, de se dire que dans un groupe de guerriers où on attend ce truc viriliste du barbare, de la hache, et du sang, qui ose chanter ? Quand on est un gamin et qu'on a une petite voix. On n'est pas au milieu des hommes si on se met à chanter. Ça crée quelque chose de doux. On a cité Radiohead. Pour moi, le drôle, c'est un peu Thom Yorke à 10 ans. Quelqu'un qui n'est pas la virilité absolue et qui est sur un autre plan. Et puis le chant.

NDD : D'accord, je reviens sur la chanson du coup. Alors, c'est peut-être une question indiscrète, mais le fait que le chant pose problème au début du jour du Roman, est-ce que c'est un reflet de votre expérience avec Tanen ? Est-ce que s'est... Est-ce qu'il y a une mauvaise expérience derrière, ou c'est totalement inconscient ?

DG : Alors, ce n'est pas inconscient, mais je n'ai pas eu de mauvaise expérience avec Tanen. Voilà, Tanen, c'est plutôt Tanner, qui tient le micro, hein, c'était du rap assez violent. Voilà, c'est... Non, c'est plus l'expérience vécue, mais qu'on a tous dans tous les domaines, pas seulement artistique, de ne pas forcément être à sa place. La question pour un gamin est de grandir et de ne pas être à sa place, de ne pas forcément avoir les modèles adultes vers lesquels on va, je pense. Je pense que les gamins qui arrivent dans une situation où on n'aime pas forcément le livre et où même soi-même on n'aime pas lire, ça peut être dans 10000 choses. Moi, je travaille dans une... En plus de l'écriture, je travaille dans une entreprise du bâtiment, et c'est vrai qu'on voit arriver des mômes qui ont 15, 16 ans et qui se retrouvent au milieu de ces grands bonhommes qui portent des poutres et qui grimpent sur les toits sans vraiment trouver leur place. On voit à quel point ça peut être difficile, compliqué, des modèles qui sont ceux vers lesquels on a envie de suivre ou pas. Voilà, c'est simplement ça après le champ. Mais on pourrait être un footballeur passionné qui est né dans une famille de violonistes et qui se sent à sa place. En fait, ça peut être...

NDD : Je rebondis sur ça parce que pour moi, c'est ça

aussi qui fait la noirceur de votre livre. Au-delà de ce que ça raconte, il y a une mélancolie, celle du drôle déjà, du personnage principal, mais celle de tout le monde, qui est pris dans une toile, une sorte de toile d'araignée où personne ne fait ce qu'il veut vraiment. Tout le monde est assigné à un poste qui n'est pas le sien pour survivre, par peur, ou parce qu'il pense voir quelque chose dans l'œil de celui qui le regarde. Personne n'est à sa place, du coup, ça était vraiment voulu de votre part, vous en avez conscience, ou c'est une interprétation encore ?

DG : Non, mais l'interprétation est totalement fondée, elle est totalement là. Après, ça a été mis en exergue après coup parce que c'était là dès le premier jet de l'écriture. Voilà, c'est une thématique qui me tient à cœur, sans doute, et qui est apparue, c'était vraiment le cœur du livre. Se dire qu'un gamin est à sa place, et face à des personnages qui parfois semblent être complètement à leur place, mais qui sont peut-être plus compliqués que ça, plus complexes que ça. Et d'autres personnages qui font des choses, sans spoiler, mais qui sont carrément parfois répugnantes, mais qui sont forcés de le faire, ou qui sont dans une situation où ils sont obligés de montrer ce visage-là parce que c'est ce qu'on attend d'eux. C'est toujours le poids de... Ça rejoint le poids, à quel point on peut être un poète et oser parler, prendre la parole devant tout le monde, alors que tout le monde s'attend à autre chose. Donc complètement, on est dans cette thématique- là.

NDD : C'est amusant parce que pour moi, le seul personnage qui est à sa place, qui est content de sa place, c'est le personnage de Gerfaud. La colonelle ou la Générale de l'armée, j'ai oublié son grade, désolé.

DG : Oui, générale, c'est la chef de la grande troupe, c'est le chef de l'armée qui est là. Elle est à sa place, mais il y a une faille, c'est... C'est une femme qui vieillit et qui, pour rester à sa place a besoin d'un dragon. Elle est un peu dans ce mouvement du plus loin, plus fort, plus vite. Il faut qu'elle ravage tout sur son passage pour arriver à ses fins. Et dans le fond, elle cherche un œuf de dragon, quoi. Elle cherche quelque chose. Elle est aussi dans une espèce de rêve d'absolu. C'est presque un rêve de gosse, sauf qu'on est dans un drôle d'assaut.

Donc elle a ce côté-là. Un personnage qui pour moi est assez à sa place, c'est Gargote qui est le cuisinier de la bande, et qui, une fois qu'il fait à manger pour une armée, c'est vraiment le seul endroit où on peut se dire, tiens, on est dans une maison, on est apaisé, il se passe quelque chose de sympa, c'est dans cette cuisine en fait. Et ce geste de cuisiner, c'est un geste que j'ai compris après coup, qui est très maternel. Faire à manger dans une famille, c'est... On nourrit tout le monde, on nourrit ses proches, on nourrit. Et voilà, il est arrivé. C'est rigolo parce que c'est un personnage qui est arrivé comme ça un peu par hasard. Un cheveu dans la soupe, et qui finalement donne l'ensemble de la noirceur du roman, en mettant un petit peu de... Mais ça a été un personnage important.

NDD : Et justement, moi, je me demandais par rapport aux personnages qu'on a pu entrevoir, ils ont une grande profondeur, mais on a l'impression de ne pas assez les explorer. Et on a envie d'en savoir plus, en fait. Moi, c'est pour ça que j'ai ressenti quand j'ai lu ce livre, c'est qu'en fait, j'ai eu l'impression d'arriver dans un monde qui... Dont je ne savais pas grand-chose, j'en ai appris un peu, mais j'ai été aussi d'un côté un peu frustré de ne pas en apprendre plus sur ces personnages. Alors, ce que je me demandais, c'est : est-ce que vous envisagez une suite ? Est-ce que vous envisagez d'autres livres en rapport avec cet univers et de nous nourrir un peu plus, nous lecteurs.

DG : Alors, pas actuellement, pas actuellement parce que je travaille sur un roman pour Sarbacane qui, du coup, n'est pas de la fantasy, c'est du fantastique. Donc je me suis lancé un petit défi d'écrire quelque chose qui se passe aujourd'hui avec forcément une part de surnaturel. Mais c'est vrai que l'idée de cette impression de survol, je pense qu'elle est due à deux choses et je l'entends complètement. Un, il y avait une volonté d'être complètement dans le costume du personnage au moment de l'écriture. Donc, c'est son monde, qu'il connaît déjà, finalement, il n'a pas besoin d'expliquer les tenants et aboutissants. D'autant plus que c'est un enfant et que... il y a des choses. On est dans un monde qui flotte dans l'air, et lui n'en a pas l'explication scientifique, pas plus qu'un enfant ici, donc on ne lui a pas expliqué les

marées, ou la terre qui tourne, ou pourquoi la pomme tombe. Tant qu'on ne lui a pas expliqué Newton, il ne se pose pas la question, le monde est comme ça. C'est une première chose. J'en discutais il y a pas très longtemps avec un prof de français, disant que dans la fantaisie de type portail, par exemple, comme Harry Potter, on a un personnage qui vit dans le monde d'aujourd'hui, qui franchit un portail et se retrouve dans un monde de fantaisie. Et du coup, tout est nouveau, et donc il explique tout. On se retrouve obligé de dire, "Ah, tiens, il y a des elfes, des orques, etc." Là, on est complètement immergés dans de la fantaisie. Bah le gamin, c'est son univers. L'autre point important, c'est que l'écriture poétique fait que... On ne peut pas être dans le World Building, le World Building est très conçu, hein ? On a des choses qui sont nettes, évidentes, etc. Sauf qu'on ne peut pas se lancer dans de grandes descriptions qui expliquent les ponts, qui expliquent les cartes, qui expliquent comment les îles bougent, etc. Pourquoi la flore est surtout constituée de champignons. Alors pour moi, ça s'explique, je connais les tenants et aboutissants de comment tout se passe, mais c'est vrai que ce qui m'intéressait, c'était d'avoir la caméra dans les yeux du drôle et pas forcément sur quelque chose qui observe le monde autour de lui.

NDD : Gerfaud, la générale des armées qui veut la dragonne et surtout son œuf, par exemple. Elle, c'est vraiment à la fin que ça se passe, je ne vais pas spoiler, mais elle explique que le monde est plus grand que ce que pense le drôle. Elle dit qu'il y a des îles en haut, qu'il y a des îles en bas, et d'un coup, on se rend compte qu'on a juste survolé une toute petite partie de l'histoire du drôle et de l'histoire de ce monde qu'on a appris à connaître par petites touches tout au long du roman. Tout à l'heure, j'ai dit que Gerfaud, c'était le seul personnage qui semblait à sa place. C'est aussi mon personnage préféré, mais parce qu'elle attend la fin pour... pas pour montrer sa faille, mais pour montrer qu'elle est aussi bien perdue que les autres. Elle veut le dragon pour revenir en toute puissance dans un monde qui appartient au drôle mais qu'il ne connaît pas. Et le tour de force aussi, c'est d'arriver à poser l'univers en quelques pages, quoi. En un chapitre, on accepte le fait qu'il y ait des villes et qu'elles bougent comme ça par

le vent, etc. Comme j'ai dit, comme j'ai dit au début, ça me permet, ça me permet de faire le lien du coup avec un petit peu la cuisine, entre guillemets, de l'écriture. Vous avez dit tout à l'heure que vous n'aviez pas de plan, que vous mettiez votre personnage au milieu d'une friche. Et puis vous voyez comment il va réagir, que le dragon au départ n'était pas prévu. Du coup je me pose la question, qu'est-ce qui était prévu au départ ? Est-ce que vous allez commencer par construire le monde et puis après vous avez mis vos personnages dedans ou est-ce que vous êtes parti de cette idée-là, de l'enfant qui est perdu ? Qu'est-ce qui est venu en premier, du coup ?

DG : Ce qui est venu en premier, c'est l'image d'un gamin qu'on... Un gamin qui est obligé de faire quelque chose d'absurde, d'aller chercher du bois sec alors qu'il pleut. À partir de là, s'est construite l'idée de la troupe. Moi j'adore la troupe avec des choses qu'on retrouve dans la compagnie noire, par exemple, de... De... D'avoir toute

une troupe avec des gens qui ont juste le nom de leur métier.

NDD : Merci pour ce moment que j'ai passé en tout cas en en lisant votre livre. Moi je ne fais pas partie, alors sans rien spoiler du tout, mais je ne fais pas partie des gens qui veulent à tout prix des happy ending, un homme et une femme ou un couple plus ou moins qui finissent ensemble à la fin où tout est bien, qui finit bien. La fin, elle est bien, elle est vraiment bien parce qu'elle n'est pas bête. Elle est un peu douce-amère. Et personne n'est vraiment satisfait, elle est vraiment bien quoi. C'est vraiment bien, on revient à ce qu'on disait tout à l'heure sur votre éditeur. Ils ne prennent pas les lecteurs pour des idiots, quoi, ça fait plaisir.

DG : Oui, oui, je pense que vraiment c'est leur truc de parler à un jeune lectorat de ce qui les intéresse, de ce qui peut les toucher, voilà. Sans être dans quelque chose qui est un regard un peu condescendant sur la jeunesse.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

IA & musique

Suno, l'IA qui transforme vos textes en chansons, Midjourney qui transforme vos mots en dessins, sans oublier ChatGPT qu'on ne présente plus. Ninon Devis a accepté de répondre à nos questions sur l'intelligence artificielle et la musique.

NDD : Bonjour, Ninon Davis. Vous êtes chercheuse en intelligence artificielle appliquée à la musique et professeur à Cam, c'est bien ça ?

ND : Bonjour. En réalité, je suis doctorante, donc actuellement en cotutelle.

NDD : D'accord. Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est l'Ircam ?

ND : L'Ircam est l'Institut de Recherche sur les Sciences Appliquées à la Musique. Il regroupe divers chercheurs travaillant autour de la musique, y compris des compositeurs. L'objectif est de créer des liens entre la composition et la recherche scientifique, touchant divers domaines tels que la musique, la voix, etc. C'est une institution majeure dédiée à la recherche appliquée à la musique.

NDD : D'accord, cela signifie donc que vous êtes également musicienne, n'est-ce pas ?

ND : En effet, je suis musicienne, mais tous les chercheurs de l'Ircam ne le sont pas. Cependant, la plupart ont un fort intérêt pour la musique et sont souvent des musiciens.

NDD : J'ai vu sur votre site internet que vous donnez des concerts, est-ce correct ?

ND : Oui, il m'arrive de jouer.

NDD : Est-ce en lien avec l'intelligence artificielle ou s'agit-il d'une activité musicale distincte ?



ND : C'est plutôt une activité distincte. Cependant, je fais partie d'un groupe appelé Acid, un sous-groupe de l'équipe de l'Ircam. Nous organisons de plus en plus d'événements mettant en valeur l'intelligence artificielle. Il s'agit essentiellement d'improvisations avec l'IA, offrant aux auditeurs de nouvelles sonorités.

NDD : Intéressant. Revenons à la discussion précédente. J'aimerais comprendre comment ces IA dont tout le monde parle sont devenues soudainement possible. Est-ce dû à une découverte majeure récente ou est-ce le résultat d'un progrès continu sur plusieurs décennies ?

ND : Il faut définir cela plus clairement. En ce qui concerne la génération de musique par l'IA, c'est une avancée progressive, influencée par les modèles d'IA dans le domaine de l'image. Nous avons progressé davantage dans le domaine de l'image avant de nous concentrer sur le son. Aujourd'hui, il semble y avoir un essor soudain, mais cela résulte de nombreuses années de recherche depuis les années 90.

NDD : D'accord, vous avez mentionné les intelligences artificielles liées à l'image. Cela signifie-t-il que le processus est similaire à celui d'apprendre à un ordinateur à créer des images et de la musique ?

ND : Tout à fait. Avec une image, on génère pixel par pixel, tandis qu'avec un signal musical, on génère point par point la courbe musicale. En un sens, c'est plus simple, mais les nuances sont plus nombreuses. Le processus de génération se fait progressivement.

NDD : Alors là, j'ai une question. Je vais vous demander, accrochez-vous bien, faites simple parce que je pense que c'est une question impossible à répondre, mais c'est une question qui m'obsède depuis que j'ai découvert ce genre de composition faite par les IA.

ND : Et ?

NDD : L'intelligence artificielle dans la musique, comment apprend-on à une machine à composer et peut-on dire qu'on lui apprend à composer ?

ND : Oui, il y a des réponses simples. Encore une fois, je



ne peux pas couvrir toute la globalité de la composition, qui est assez large. Pour la composition pure, il suffit de donner à un ordinateur les règles de base du solfège. Ensuite, pour des compositions plus avancées, comme demander à un ordinateur de composer à la manière de Chopin, on rassemble un corpus de Chopin, l'IA apprend les propriétés, puis elle peut générer quelque chose de similaire tout en étant nouveau. Le principe est de regrouper une base de données cohérente avec des propriétés spécifiques, comme

la façon de jouer de Chopin. On encode ces propriétés dans un espace, puis on les décode pour générer quelque chose de nouveau possédant ces propriétés.

NDD : D'accord, donc dire qu'aujourd'hui, un artiste, que ce soit un artiste connu ou quelqu'un de débutant, peut ou pourra, sans avoir aucune notion de solfège ou de musique, composer sa propre musique selon les critères qu'il veut, c'est bien ça, sans aucun souci ?

ND : Alors après, il faut savoir que derrière il y a la programmation, donc il faut quand même avoir de solides connaissances, je dirais théoriquement, oui. Théoriquement, s'il y a un modèle qui sort et qui convient à cet artiste. Admettons que l'artiste soit fan d'un genre en particulier, l'IA pourra lui composer quelque chose. En ce moment, il y a beaucoup de travail qui est fait sur cette tendance à taper un texte et générer du son. Donc il est possible aussi de taper un texte, de dire jouer au groupe de samba avec une voix féminine qui chante en arménien.

NDD : Est-ce que ça veut dire qu'on va pouvoir avoir des artistes complètement virtuels, pilotés par des majors de la musique qui nous abreuveront de musique toute faite ?

ND : Je pense qu'il y a, en fait, plein de problèmes qui se posent avec tout ça. Déjà, il y a quelque chose de crucial. Même si une IA peut cracher plein de choses, il faut quand même qu'il y ait un être humain derrière qui lui dise ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Vous avez mentionné des artistes virtuels. Alors oui, on peut très facilement imaginer qu'à un moment donné, il y a des majors qui se lanceront avec de la génération par IA de musique en continu, h24, puisque ça, c'est facilement réalisable, il suffit de demander à l'IA de générer. Maintenant, il y aura des choses bien, il y aura des choses pas bien et puis surtout, il y a un moment donné, ça va finir par tourner en rond. Donc ça, c'est la première des choses. Après, moi, ce que je pense, c'est que ce qui serait intéressant, c'est d'interroger un peu la notion d'artiste. Et la notion

de créativité, parce que, est-ce qu'elle peut être créative ? Ça, je ne pense pas. Et est-ce qu'un artiste peut se résumer à une IA ? Je ne pense pas non plus. L'intention derrière tout ça est quand même importante. Et puis, la créativité, c'est aussi le nouveau. Et il va manquer plein de nuances pour qu'une IA seule soit une artiste, entre guillemets.

NDD : C'est intéressant ce que vous me dites, ça me permet de faire le lien avec ma prochaine question. Alors c'est une vision personnelle que j'ai. Pour moi, le travail artistique, c'est du travail, c'est énormément de travail. On dirait que pour la musique, on apprend le solfège,



à jouer de la guitare, du piano, etc., pour l'écriture aussi, quand on écrit un livre, on écrit, on réécrit, on réécrit encore. Et ce qui change, c'est notre perception personnelle par rapport à ce qu'on a vécu et aux rencontres qu'on a faites, c'est notre perception qui va donner une coloration à l'art que l'on pratique. Mais du coup, l'intelligence artificielle, est-ce qu'elle est capable de faire ça ou est-ce que c'est ce qui est le propre de l'homme, entre guillemets, comme le rire.

ND : Cela me fait rire parce qu'il y a des études en ce moment qui sortent sur l'humour. L'IA, est-ce qu'une IA est capable de faire de l'humour ? Bon, la réponse est oui.

NDD : Ok, Ben du coup la prochaine étape, ce sont des comiques de stand-up virtuels !

ND : Pour revenir à la question. En fait, c'est aussi un sujet de mon travail parce que, en fait, aujourd'hui dans l'IA, comme c'est un outil qui est plus ou moins nou-

veau, comme tous les outils plus ou moins nouveaux, il va se développer des comportements de la société par rapport à cet outil. Et donc comment est-ce qu'on va utiliser ce nouvel artefact sociétal, on va dire ça comme ça. On voit déjà que, par exemple, Chat GPT est en train de prendre une place monstrueuse dans notre vie quotidienne, ou en tout cas dans la vie quotidienne des plus jeunes. Je pense que ça va être de plus en plus le cas et quand on regarde les créatives, il y a grosso modo 2 chemins qui sont en train de se former. Le premier chemin, ça va être une IA qui fait, je dirais, une IA indépendante, c'est-à-dire une sorte de bouton rouge sur lequel on appuie et qui va créer donc avec très peu de contrôle. En fait, c'est un peu le principe de ces IA où on tape ce qu'on veut et puis PAF, elle le crache. Et puis en fait, il y a le 2ème chemin qui est, je trouve, bien plus créatif, qui va être d'utiliser l'instrument, donc dans le cadre de la musique, mais même dans le cadre de n'importe quoi, de la peinture ou de je ne sais pas quoi, vraiment comme un instrument. Mais le problème de ce chemin là c'est que, dans ce cas-là, il faut apprendre à gérer l'IA, il faut apprendre à lui incorporer des fonctions, lui donner du contrôle. Et en fait, dans ce chemin là, ce qui est intéressant, c'est qu'il va y avoir une sorte de co-créativité entre l'artiste et l'intelligence artificielle. Contrairement au tout premier chemin dont je vous ai parlé, qui est cette espèce de boîte noire, on ne sait pas, l'IA nous sort quelque chose, mais on a aucun contrôle. Ça, je pense que c'est moins intéressant et malheureusement, c'est ce qui se développe le plus parce que c'est ce qui fait le buzz. Mais je pense que la recherche en fait gagnerait à s'attacher à vraiment à la 2nde partie sur une IA qui serait un peu plus intelligemment développée. Vraiment, qui mettrait l'être humain au centre de la création et qui permettrait juste en fait à l'IA d'être une sorte de soutien, vraiment juste au-dessus, juste pour aider.

NDD : Vous, vous avez identifié dans votre travail une autre problématique ?

ND : Il y en a plein malheureusement, je ne vais pas pouvoir répondre à toutes les problématiques. Je pense qu'il y a des gros problèmes au niveau des droits alors moi n'y connais absolument rien en droit mais. Mais je sais que, à un moment donné, il va falloir se poser la question

du droit d'auteur de la propriété intellectuelle. Parce que quid de l'IA qu'on entraîne sur des données qui ne sont pas les nôtres, mais derrière on génère quelque chose.

NDD : Pour la dernière question, souhaitez-vous aborder une question qui ne l'a pas été pendant l'interview et qui vous semble important d'aborder ?

ND : Il y a peut-être une question qui se poserait que vous n'avez pas abordée et qui concernerait, enfin moi qui me tient à cœur, qui concernerait l'environnement. Parce que je pense que ce qu'on oublie un peu dans tout ça c'est le coût environnemental de toutes ces grosses IA qu'on entraîne. On est très content du résultat. Mais finalement est-ce que on a vraiment besoin de tout ça ? Moi j'ai une collègue à l'Ircam qui travaille précisément sur ça. L'impact énergétique de l'entraînement, des modèles et de l'inférence des modèles.

NDD : Ah oui, d'accord, très intéressant, je n'avais pas du tout penser à cet aspect-là des choses. Cela donne à réfléchir. Ninon Davis, merci beaucoup d'avoir accepté notre interview.

ND : Merci à vous.







MAGAZINE



Ce sont des chiffres que les gens veulent, invariablement. Ils vous jugent avec des réflexes de comptable de province. Ils veulent des nombres - n'importe lesquels et tous - votre âge pour commencer, les salaires annuels, mensuels et mes chiffres de vente. Et si cela ne suffit pas, ils iront prendre ceux des voisins et des épouses des voisins, et tous les chiffres alentours. Ils veulent des nombres, en masse, ordonnées en axe x et y. Cela leurs donne une idée de qui vous êtes vraiment, et de si vous valez le coup. L'humanité entière se case dans une cellule Excel. Tout se mesure en perte et profit, en nombre d'amis, en nombre de retweet. Parfois, je me laisse prendre au piège. J'oublie. On me demande mon métier et moi, je réponds, bêtement.

- Je suis écrivain. J'écris des romans policiers.

Que j'ai l'air malin ! Dans ce train qui se traîne, avec mes deux carnets de notes ouverts et mon stylo Bic à

la main, que j'ai l'air malin, que j'ai l'air sûr de moi ! La femme qui m'a posé cette question penche sa tête légèrement. Elle n'est ni surprise, ni intéressée. Elle compte. Elle compte et elle cherche. M'a-t-elle déjà vu à la télévision ? Sur Netflix ? Suis-je Guillaume Musso ou l'époux de cette animatrice TV ? La question s'est déjà formée dans son crâne, c'est la seule et la première qui lui soit venue, c'est la première et la seule à laquelle tout le monde pense. Elle la retient encore un peu, elle ricoche contre les parois de son cerveau. La voilà avec des bosses, mal foutue, déformée. Mais elle hésite encore. Serait-ce impolie de sa part de demander...

- ... et combien de livres avez-vous...

- ... écrits ?

- ... vendus.

Au lieu de répondre 158, je mens. Je dis entre 300 et 400, ce qui a le même effet.

SEUMPHONIES

Christophe Pan

Peanuts.

Je suis écrivain et la voilà Reine d'Angleterre ressuscitée. Elle sourit et redresse sa tête, comme si j'avais amoindri puis restauré sa fierté tour à tour. Elle se replonge dans son bouquin - le roman d'un auteur - et me laisse à mes carnets de notes.

Mais t'es qui, toi ?

C'est une question qui n'est jamais posée mais qui flotte partout, tenace, en tout temps, en tout lieu, en toute occasion. "T'es qui, toi ?", avec ce mot, ce "toi" prononcé comme s'il sentait mauvais. C'est pourtant de nos bouches qu'il sort, qu'il y a habité, qu'il y a muri et qui tombe du coin de nos lèvres à cause d'un autre. Un autre qui nous juge, pire, qui risque de nous juger et de nous retirer le peu de respect que l'on se prête. Alors, à l'attaque. Voici que l'on se met à compter, tout

pareil, le nombre de zéros, le nombre de like, le nombre de follow. C'est un putain de cirque à la frontière du seum et de l'aigreur. Nous sommes un portrait en négatif, la somme des frustrations. C'est l'ère du vide, la glorification du rien. On préfère applaudir la photo d'un livre photoshopé plutôt que de valoriser le travail caché derrière. #bookstagram est un tueur de masse.

Franck Courtès, à pied d'œuvres, aux éditions Gallimard

« Achever un texte ne veut pas dire être publié, être publié ne veut pas dire être lu, être lu ne veut pas dire être aimé, être aimé ne veut pas dire avoir du succès, avoir du succès n'augure aucune fortune. »

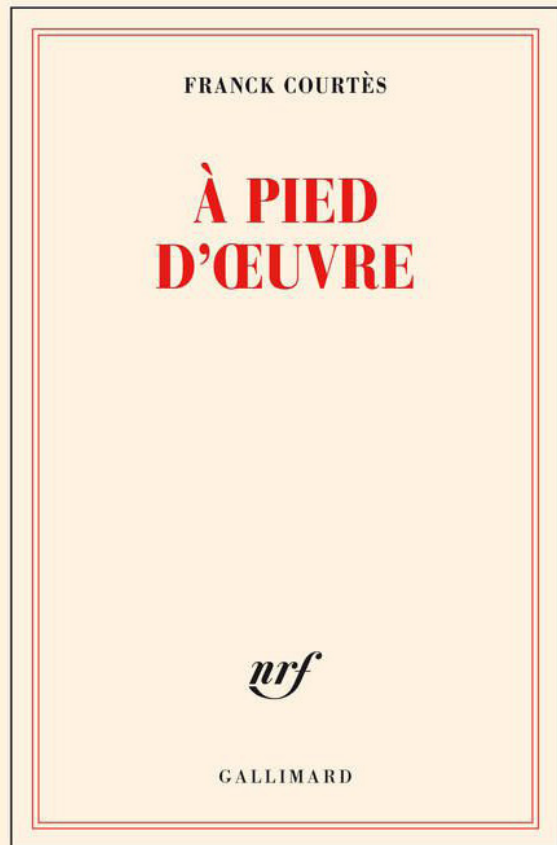
Franck Courtès était photographe. A l'heure où le photographe de mariage est concurrencé par le smartphone de l'ami de la famille, à l'heure où le monde

est saturé de photographies, Franck Courtès a perdu le goût pour son métier. Il le raconte dans *A pied d'œuvre* aux éditions Gallimard et ce n'est pas très drôle. Ou plutôt oui, cela fait rire mais jaune et avec les poils qui se dressent sur la peau. Derrière la farce du changement de direction, Franck Courtès raconte la pauvreté, la petite misère, la précarité. Ce n'est pas un livre qui parle d'écriture, qui donne des clés, des conseils, ni même un livre de passage ou de mise en garde. Tout ça, c'est du paravent. Ce que raconte Franck Courtès, c'est le traitement que la société réserve aux précaires. C'est le kafkaïen des guichets CAF, c'est l'incompréhension et le manque de considération de la société et de l'entourage.

« Elle me sera vite venue, la docilité du pauvre. C'est drôle ce que trois euros ont d'importance pour moi aujourd'hui. Je suis tout sourire, serviable au possible. Trois euros, je m'en décrocherais la mâchoire, cinq, c'est Noël. On comprend vite l'argent quand on n'en a plus. »

J'aimerais dire que c'est un livre brûlot, au sens premier du terme, un livre qui brûle, une trainée de poudre sur laquelle on jetterait une petite étincelle pour tout embraser, pour tout faire exploser. Mais les livres, tout le monde s'en fout, #bookstagram. On en parlera ici, cela fera un bel article là-bas mais point de changement du monde, point de changement de politique, point de prise de conscience. L'avenir qui s'annonce connaîtra une chasse aux pauvres de plus en plus forte, de plus en plus dense et de plus en plus implacable. La littérature a perdu son pouvoir de persuasion, la littérature est devenue une distraction.

« Le métier d'écrivain consiste à entretenir un feu qui ne demande qu'à s'éteindre. Un feu dans la neige. Il faudrait prévenir, mettre un panneau. Cela exige une grande volonté. Achever un texte ne veut pas dire être publié, être publié ne veut pas dire être lu, être lu ne veut pas dire être aimé, être aimé ne veut pas dire avoir du succès, avoir du succès n'augure aucune fortune. »





JUSTICE POUR TOUS

Vivien Malaci

L'herbe est plus verte en Suisse, certes, certes, mais les hommes sont les mêmes partout. Les mêmes délits pour les mêmes prétoires donnent naissance aux mêmes refrain...

Initiales B.B.

C'est un affront et il le fait savoir, malgré les raclements de gorge de son avocat, malgré ses tentatives de faire taire son client, X le fait savoir. Sa présence, ici, est inadmissible. Pensez, lui, le grand chirurgien, se retrouver *accusé* tel un vulgum pecus, et pour avoir exercé son art, qui plus est. C'est le monde à l'envers.

Il parle séchement, avec peu de mot, et veut faire claquer ses fins de phrases comme un fouet. Cela accentue son arrogance. Mais ça, personne ne le lui a manifestement expliqué.

- Y a-t-il eu mort d'homme ? tance-t-il entre ses dents et pour le commun des mortels, cette phrase aurait été un hurlement.

Il est au summum de sa colère, les veines près de ses tempes jaillissent et ses mains s'agrippent à la barre. Il les briserait s'il le pouvait.

- Ai-je provoqué la mort d'un seul de mes patients ? lance-t-il à nouveau en se tournant vers son avocat.

- Pas un seul, monsieur le juge.

- J'ai sauvé la vie de...*cette* personne, toise-t-il en désignant le plaignant. J'ai sauvé la vie d'une cinquantaine de personnes. Que me reproche-t-on au juste ?

- Vous êtes accusé d'avoir gravé vos initiales sur les organes greffés.

Le chirurgien applaudit la réponse, un applaudissement théâtral, lent, bruyant.

- La belle affaire. Est-ce que cela a provoqué des complications sur la santé des patients ? Pas la moindre.

- C'est une question de déon... commence l'avocat de la défense.

Cette fois-ci, X s'emporte et desserre les dents pour tonner :

- Da Vinci signe ses oeuvres, Hugo signe ses oeuvres, le moindre clampin habile de ses mains signe ses oeuvres,

et moi, on me le reproche ? Pardonnez ma vantardise, monsieur le président !

X sera condamné à 5000 francs suisse d'amende et l'interdiction de graver ses initiales sur un organe humain. Il aurait demandé à son avocat quelques heures plus tard s'il pouvait les graver au laser sur les os.

Mauvaise chute

Cela commence comme une blague. C'est l'histoire d'un gars qui fête la naissance de son cinquième enfant et qui apprend qu'il est stérile. L'homme et la femme se font face au tribunal et personne ne rigole, personne n'est heureux. L'épouse lève des yeux inquiets sur son époux et l'homme lui sourit gêné, avant de se reprendre sous le regard désapprobateur de son conseil. Personne ne parle et le juge s'impatiente.

- Monsieur ! La cour attend vos explications.

- Mais moi aussi, monsieur le juge, moi aussi j'attends des explications.

- Qu'est-ce que vous demandez à la cour, au juste ? Si je reprends l'historique, vous demandiez en début de la procédure des dommages et intérêts et l'annulation de votre mariage. Vous confirmez ?

Il hausse des épaules.

- C'est mon avocat qui a fait les papiers. J'étais en colère contre cette pu... contre ma femme. Très en colère. 5 enfants, monsieur le juge. C'est de la récidive à ce niveau, ça doit peser dans votre décision.

L'époux sera dispensé de ses obligations parentales et du versement de pension alimentaire.



Blablavol

Ils sont deux, un petit homme, tout fin, surnommé l'allumette, et un second petit homme, plus gros, joufflu, surnommé la grosse tête. Ils n'ont aucun problème à avouer leurs méfaits, ils se trouvent assez ingénieux en fait. Lorsque la police de l'aéroport les a arrêtés, ils nous opposé aucune résistance et la grosse tête a simplement demandé comment ils avaient compris le truc.

Le truc était simple. L'allumette se glissait dans un grand sac que portait la grosse tête jusqu'au bus reliant le centre-ville et l'aéroport. Le sac était déposé dans la soute du bus, Grosse tête profitait du voyage pendant que sous ses pieds, son complice sortait du sac et volait les objets des valises autour de lui. PC, argent, souvenirs en tout genre, leurs manège a duré 6 mois.

- Vous voyez, explique Grosse tête à la barre, l'idée c'était que les touristes, ils se font voler au dernier moment et qu'ils ne pensent pas au trajet de bus, c'était impossible de faire le lien pour eux. Ils accusaient l'aéroport, les douaniers ou je sais pas qui et nous on était pur peinard.

- C'est moi qui ai merdé, se lamente Allumette.

- T'inquiètes, c'est pas grave, le rassure son comparse.

- C'est parce que j'ai bougé dans le sac votre honneur. Pendant qu'il me sortait du bus, j'ai bougé et le conducteur il a capté direct et il a alerté la sécurité de l'aéroport. Sans ça, on y serait encore, monsieur votre honneur.

- Hum, hum, j'aimerais signaler que mes clients n'ont volé que des petits objets et que tout cela n'était qu'un jeu pour eux. Ils n'ont pas les capacités... cognitives pour comprendre parfaitement leurs agissements.

- Ouais mais on a pur cogiter pour ce plan, votre honneur, alors que nous on nous disait tout le temps qu'on était trop bête pour faire un truc bien. Bah tiens. Tu l'as pas vu venir, celle-là.

Grosse tête et allumette ont été condamnés à 6 mois de prison avec sursis avec obligation de contrôle judiciaire.





ÔDE À LA RADIO

Franck Wolf



Longtemps, j'ai écouté la radio. Nous n'avions pas la télévision, mon père ne goûtant guère ce nouvel objet qu'il considérait comme satanique. Donc, à la cuisine, maman écoutait France Inter, et au salon, pour papa, c'était France Culture ou France Musique. Dans ma chambre, j'avais aussi une radio que j'écoutais le soir dans mon petit lit bateau.



Le samedi soir, c'était la fête car il y avait une fiction: « Les maîtres du mystère » qui nous tenait en haleine pendant 52 minutes. Plus tard, voulant être journaliste, j'ai commencé une thèse sur « Droit et paysage audiovisuel français ». Je suis montée à la capitale pour interviewer les journalistes parisiens. A cette occasion, j'ai eu la chance d'assister à beaucoup d'émissions, à Europe et aussi à la maison ronde. Heureusement je suis pas devenue journaliste, car je suis un électron libre...et au 21ème siècle, ce n'est pas une bonne idée.



Aujourd'hui, la radio a bien changé: toujours plus de publicité dont la qualité n'est plus celle des années 60-80, et des émissions plus courtes au prétexte que les gens sont dans l'immédiateté; donc pour « les capter », au sens du « temps de cerveau disponible », il faudrait toujours faire le buzz...Voilà la manière d'abêtir toujours plus les humains afin qu'ils restent à la place qu'on leur désigne: être des consommateurs, et que surtout ils ne pensent pas par eux-mêmes: en mode, si c'est vu à la TV , et si c'est entendu à la radio, c'est que c'est vrai !

Et pourtant, cet instrument formidable qu'est la radio peut être un vecteur d'intelligence et de discernement. Alors vive la radio libre, celle qui ne colporte pas d'idées toutes faites, celle qui essaye d'être juste, et dont les intervenants peuvent y confronter leurs idées en bonne intelligence.



NO COMMENT

Collectif



26 nov. 2023



19 nov. 2023



12 nov. 2023



5 nov. 2023



29 oct. 2023



22 oct. 2023



30 nov. 2023



23 nov. 2023



16 nov. 2023



9 nov. 2023



2 nov. 2023



26 oct. 2023



22 nov. 2023



21 nov. 2023



20 nov. 2023



18 nov. 2023



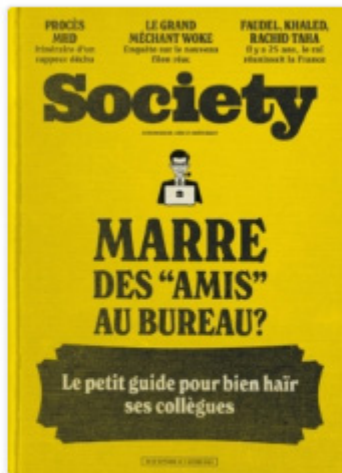
17 nov. 2023



16 nov. 2023



12 oct. 2023



28 sept. 2023



14 sept. 2023



31 août 2023



17 août 2023



3 août 2023



26 nov. 2023



19 nov. 2023



12 nov. 2023



5 nov. 2023



29 oct. 2023



22 oct. 2023



QUOI COU BEH

Collectif

Damien Galisson, *La dragonne et le drôle*, éditions Sarbacane

Deux lignes et rien de plus, c'est ce qu'il suffit pour être happé dans l'univers de Damien Galisson. Deux lignes, une bourrasque et nous voilà errant avec la troupe, avec le drôle, avec son frère mutique et toute la clique. On erre, d'île en île, au gré des vents, on sent la pluie, on sent les champignons sous nos pas, on sent le souffre. Happé, c'est le mot, parce que refermé, le livre nous respire encore. Ses personnages sont là, toujours avec moi. Quelques mois après la lecture, je pense encore à eux, à ce qu'ils sont devenus, à leurs désirs, à leurs échecs, à leurs perspectives. Ils sont devenu mes compagnons - mes amis - je pense à eux comme je pense à Sherlock Holmes, à Frodon, à d'Artagnan, au Capitaine Némó. Damien Galisson a réussi cette magie, celle des grands livres, des grandes aventures, celle de nous faire oublier l'objet que l'on tient entre nos mains.

Cela tient à plusieurs choses, mais d'abord à la qualité de son écriture et à ce qu'elle cache, ce qu'elle ne nous dit pas. On peut prendre cette histoire au premier degré. Elle nous raconte l'histoire d'un gamin, le drôle, malmené par une troupe de brigands à laquelle il appartient. Ils errent dans un monde constitué d'îles mouvantes selon les vents, reliées entre elles par des ponts changeants, des ponts flottant. Un jour, le drôle est sommé de trouver du bois et le voilà en quelques minutes aux prises avec une dragonne.

Point. C'est l'histoire qui nous est raconté. Mais derrière,

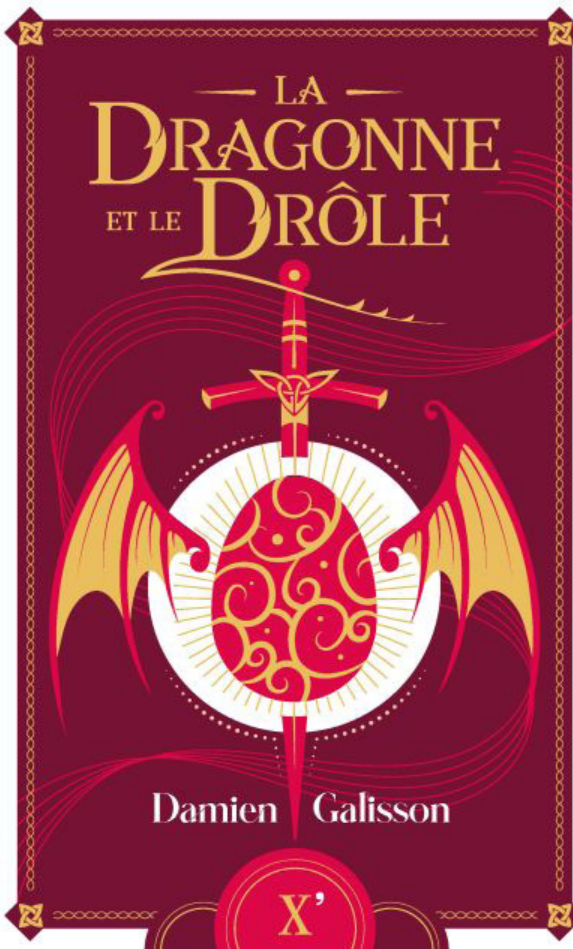
il y a plus pour qui veut. Il y a bien plus. Il y a cette sale impression que personne n'est à sa place, que personne n'est tout à fait heureux. Tout le monde occupe un poste, tout le monde a un rôle auquel il s'attache par peur, par obligation ou parce qu'il croit que c'est ce qu'on attend de lui. Il y a aussi la promesse de plus, il y a plus dans le monde qui nous est décrit, parcellaire, mystérieux. Il y a plus dans les personnages, parcellaires, cassés, animés par une passion dévorante qu'ils masquent mais qui affleure. Mon personnage préféré est

Gerfaut, chef de la troupe qui veut en découdre avec la dragonne. Si elle semble de premier abord dans son élément, la seule à être droite dans ses bottes, elle laisse éclater ses frustrations, ses failles dans une scène qui m'a fait rechuter violemment sur terre. Que dire de la fin douce-amère, une fin adulte, loin des contes de fées que trop de romans fantasy embrassent sans vergogne ?

Ni Damien Galisson ni son éditeur ne prennent leurs lecteurs pour des imbéciles. Roman jeunesse, roman adulte, qu'importe l'étiquette. C'est un livre qui nous fait confiance, qui donne la possibilité au lecteur de lire cette aventure comme le refrain d'une chanson pop ou de prendre sa mélancolie en pleine face.

Et il y a plus, tellement plus. Le chant, les relations entre les personnages, leurs motivations, le monde dans lequel ils évoluent. J'effleure à peine les raisons qui font de ce livre, *La dragonne et le drôle*, l'un des meilleurs livres de fantasy que j'ai lu cette année.

Il n'y a rien à ajouter. Juste une évidence. Il faut lire *La dragonne et le drôle*.



Adrien Dénouette, Nik ta race, édition Façonnage

Il y a une première chose à souligner, qu'on ne dit pas assez souvent. Lecteur assidu d'essais, de livres dits de société ou de sociologie, il faut reconnaître que la grande majorité de ces ouvrages sont hermétiques, que la grande majorité ne pensent pas aux lecteurs autrement qu'en l'imaginant étudiant assidu, surlignant son exemplaire et prenant des notes. Ce genre de livre a parfois tendance à faire son prof de fac.

Pas cette fois-ci. Je ne sais pas si c'est un plaisir d'écrire, de partager sa culture ou juste le style d'Adrien Dénouette, mais son essai, Nik ta race, (comme celui sur Jim Carrey) est un livre que j'ai eu plaisir à lire. C'est un livre dont j'ai tourné les pages à la manière d'un page-turner. Je ne l'ai pas lâché, lu d'une traite, le temps d'un voyage en train.

Ça n'a l'air de rien, mais la qualité de l'écriture, le style et son rythme rendent limpide les arguments et la thèse déroulée dans l'ouvrage. Nik ta race, donc, part de ce postulat : la France a perdu son côté Gavroche, la France a perdu son humour. Pire, la France ne reconnaît pas ses enfants les plus talentueux. La culture bourgeoise a bouffé le subversif pour en digérer une bouillie informe, insipide, sans saveur, sans humeur. Exit la provocation, exit le fait d'aller trop loin, de prendre des risques. Les humoristes, comme les artistes, pèsent leurs mots.

« Que s'est-il passé, entre 1905 et aujourd'hui, pour que nous soyons si affolés de cette insolence qui fut jadis notre marque de fabrique ? Pourquoi, de peuple le plus inflammable et ingouvernable du XIXème siècle, sommes-nous devenus le plus conservateur ? [...] Ce livre raconte l'histoire de cette tra-

hison, et de la ségrégation culturelle qui en découle. »

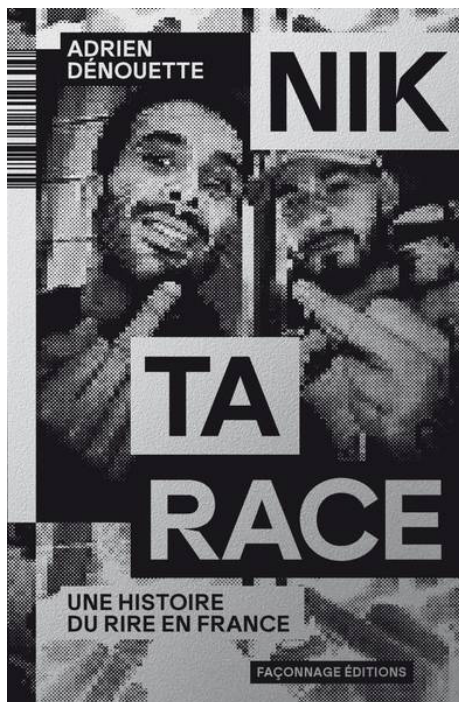
Mustafa El Atrassi est le fil rouge du livre d'Adrien Dénouette. Et surtout la façon dont il est traité. Ce traitement, de la part de ses collègues humoristes, comme de la part des médias, n'est pas à la hauteur de son génie. La reconnaissance du métier n'existe pas pour Mustafa El Atrassi. Comme il n'existe pas pour Karim Benzema. Comme il n'existe pas pour SCH. Ce qui se dessine, c'est une autre histoire de la France, parallèle à celle qui s'écrit aux heures de grandes écoutes, dans les journaux les plus vendus, dans les émissions TV les plus regardés. Une France blanche, qui adoube le gentil Giroux et crache sur Benzéma,

qui applaudit McFly et Carlito et vomit sur El Atrassi. Si le racisme de la France n'est pas une notion découverte par le livre, je n'ai pas lu, de mémoire, un livre aussi implacable dans le déroulé de ses arguments et qui tape aussi juste.

« [...] Si grand remplacement il y a, c'est la seule conclusion à en tirer : l'excellence et le génie français ne sont plus aux mains de ceux qui s'en réclament. Ce bouleversement ne signe en aucun cas la fin d'une civilisation, seulement d'une classe, la bourgeoisie française, terrifiée à l'idée de perdre ses privilèges au point de confondre sa destinée avec celle de l'Occident, par mégalomanie. »

Arabes, noirs, précaires, débarquant des banlieues, voilà ce qui fait peur à cette vieille France, engoncée dans son racisme systémique. Je ne peux que vous conseiller la lecture de Nik ta race, aux éditions Façonnage et d'écouter l'interview en deux parties que nous avons réalisés pour "Précédemment dans..." et disponible sur toutes les plateformes de streaming audio.

CP & CB



Sound of freedom, d'Alejandro Monteverde, avec Jim Caviezel

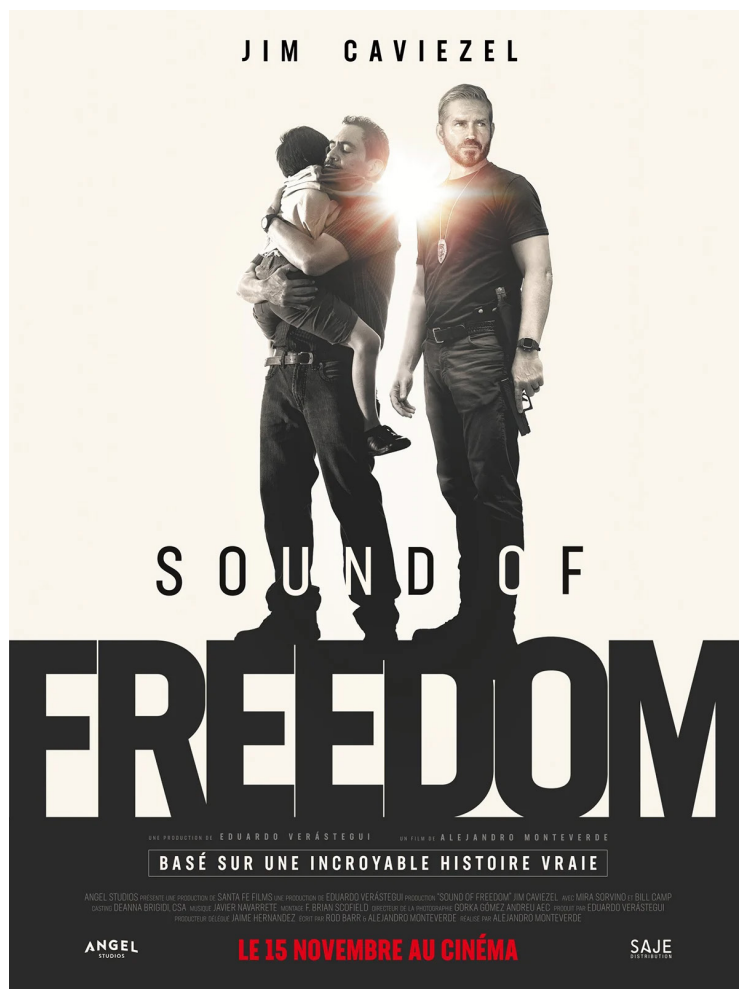
Me baladant sur Allociné pour checker les sorties de films, je tombe, au détour d'une bande-annonce, sur la page de Sound of Freedom, thriller américain. Sur cette page, une note met en garde le visiteur : la note attribuée au film par les spectateurs est à prendre avec précaution. La formule exacte est la suivante « La répartition des notes spectateurs sur ce film est inhabituelle ». C'est la première fois que je voyais un tel avertissement. L'algorithme d'Allociné arrive à détecter la « légitimité » des notes. Cela ne dépend pas de la façon dont vous tapez sur votre clavier, cela ne détecte pas votre sincérité, c'est juste que trop de notes extrêmes, c'est louche, très louche. Trop de 5 sur 5 ou trop de 0,5 (note minimale) sur 5, c'est ultra louche. Pour preuve, les films estampillés chef d'œuvre ou les daubes, même sur ces films, les notes extrêmes sont mieux réparties. Donc, pour ce film, Sound of freedom réalisé par Alejandro Monteverde, avec dans le premier rôle Jim Caviezel, qui connaît une avalanche de note 5/5, il y a anguille sous roche.

Et le fait est, c'est que le film arrive avec une double réputation américaine. La première, c'est son succès. Un budget de 10 millions de dollar qui en rapporte plus de 180. La seconde, plus nauséabonde, est que le succès est porté par les Trumpistes et les adeptes des complots, Qanon en tête. Pourquoi ? Parce que le film apporte de l'eau au moulin des délires complotistes, dont celui de la pédocriminalité dans les hautes sphères du pouvoir.

Le réalisateur, quant à lui, jure que son film est victime de bashing, que ce n'était pas du tout son intention. Pourtant, le film est produit par Mel Gibson avec dans le premier rôle l'acteur qui a incarné son Jésus, Jim Caviezel, un peu illuminé, multipliant les interviews lunaires et les propos équivoques. Pire, malgré les dénégations de son réalisateur, Jim Caviezel apparaît en fin de

générique, à la Marvel, pour s'adresser directement au public et l'inciter à conseiller le film, à acheter des billets pour les amis, pour ceux qui ne vont pas au cinéma car le film a eu du mal à se monter. On nous cache tout, on ne nous dit rien...

Là, où il n'y a plus d'ambiguïté, c'est sur les critiques presses. Dans les journaux de gauche, ce film est un



navet, à droite ou à l'extrême, le son de cloche est le même que dans la fachosphère de Twitter. « Enfin, ce film sort en France. » C'est la ritournelle de Valeurs actuelles, tandis que Le journal du dimanche nous dit que la sortie a été chahuté à causes de rumeurs et que le film « est un récit un peu long mais sincère, sans complaisance dans la représentation de la violence ».

Au final, j'ai vu le film. C'est un mauvais thriller, pas assez bon pour les secondes parties de soirée sur M6, à peine acceptable pour celles de France 3 région. Il y a franchement mieux à voir.

d'amour à la con et de trahisons à la Game of throne), il y a une déception. Sans le fantôme de ce qui aurait pu être, Foundation aurait été une excellente série SF.

VM

Killer of the flower moon, de Martin Scorsese avec Leonardo Di Caprio

Pour ne pas faire un énième film d'enquête, Martin Scorsese et son scénariste ont décidé de ne pas totalement suivre le livre de David Grann qui, lui, racontait à travers le meurtre des Osages, la naissance du FBI. Scorsese a préféré un énième film bluettes, agrémenté de poches de sang. 3h45, c'est trop. Surtout pour une carte de visite. Car c'est exactement cela son film, une carte de visite où tout le monde hurle "regardez comme je joue bien", "regardez comme je réalise bien", "regardez comme j'écris bien". Tout est plan-plan, rien ne dépasse, aucune jouissance dans ce cinéma-là. Et une colossale perte de temps.

CP & CB

Foundation, série AppleTV, basée sur les romans d'Isaac Asimov

Les prédictions funestes d'Hari Seldon hantent les personnages de la série. Il y a ceux qui y croient, ceux qui doutent, ceux qui lui vouent un culte et j'en passe. L'Empire, et l'Humanité avec lui, s'effondrerait pour 1000 ans, à moins que l'on suive le plan de Seldon et la curée ne durerait qu'un siècle. Des effets spéciaux au top pour une excellente SF, cela ne s'était pas vu depuis longtemps. L'univers est suffisamment étoffé pour que l'on y plonge. Les actrices et acteurs sont parfait, nous font croire à leurs personnages et à leurs failles. Seulement, voilà. Le fantôme d'Asimov plane au-dessus de tout ce petit monde. Entre ce qui a été écrit (la gloire et la chute de civilisations) et ce qui est filmé (histoires

Loki - saison 2, série Marvel sur Disney+

C'est l'histoire d'un mec, il se dit que ce serait super intéressant d'intégrer le multiverse dans ses histoires, avec pléthores de super-héros et autant de possibilités scénaristiques. 5 ans plus tard, chacun a pris son propre chemin et tout le monde s'est perdu. La saison 1 était pas mal, chaque fin d'épisode donnant envie de voir le suivant. La saison 2 est plus poussive, pire, on commence à se lasser. On ne voit pas le bout du tunnel et encore moins la destination.

The Marvels, Avec Brie Larson, Iman Vellani, Teyonah Parris

Ce n'est pas que c'est nul, c'est qu'on en a plus rien à foutre. Et avec nous, les scénaristes visiblement. Le plan machiavélique est idiot, se termine en queue de poisson sans raison. Et comme à l'accoutumée, le film s'achève avec l'apparition d'une flopée de nouveaux super-héros. La seule à tirer son épingle du jeu est Miss Marvel, Iman Vellani, qui joue la fan de Marvel à la perfection. Ce que les spectateurs ne sont plus, ou au mieux, de moins en moins.

Collectif

PORTFOLIO

Illustrations d'articles retoquées par manque de place ou tout simplement annulées selon l'humeur du jour du rédac'chef ; couvertures alternatives, projets un temps évoqués puis oubliés sans que personne ne prévienne les illustrateurs... Bienvenue dans le portfolio des ratés, des couacs et des “ça s'est joué à ça” de ce numéro 3. Enjoy !





